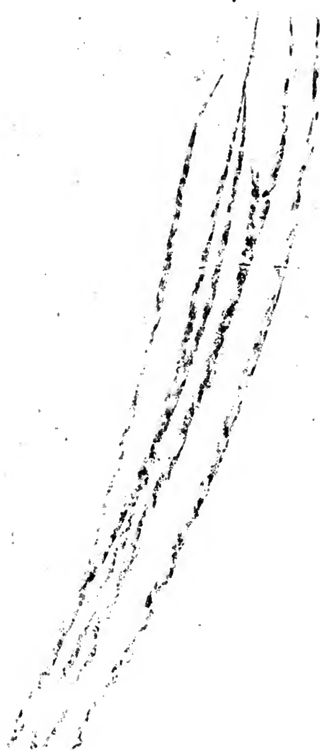








COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME QUATRIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME QUATRIEME.

Contenant la IIe. & IIIe. Parties de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A JULIE. (1)

J'AI pris & quitté cent fois la plume; j'héſite dès le premier mot; je ne ſais quel ton je dois prendre ; je ne ſais par où commencer ; & c'eſt à Julie que je veux écrire ! Ah malheureux ! que ſuis-je devenu ? Il n'eſt donc plus ce tems où mille ſentimens délicieux couloient de

(1) Je n'ai gueres beſoin, je crois, d'avertir que dans cette ſeconde partie & dans la ſuivante, les deux amans ſéparés ne font que déraiſonner & battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y ſont plus.

ma plume comme un intarissable torrent ! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés : Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes ? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence, ô Ciel ! de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misere ! Hélas ! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement ; l'espoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il faloit la borner

à ces trois ans ou les ôter de sa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouirois de ma raison; je remplirois les devoirs d'un homme, & sémerois peut-être de quelques vertus mon insipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne faloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non,

non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour, qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui sçus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure?

Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs céleſtes que toi ſeule étois capable de ſentir & de rendre ? Tu me chaſſes ſans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie, crois-moi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien ! Mille t'adoreront, ſans doute ; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Réponds-moi, maintenant, amante abuſée ou trompeuſe ; que ſont devenus ces projets formés avec tant de myſtere ? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité ? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux ? Hélas ! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéiſſance, de docilité,

de diſcrétion ? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié ; rends-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel ! j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres..... Hélas ! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des plaiſirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe..... j'y touche encore & le perds pour jamais !.... Ah ! ſi je le pouvois croire ! ſi les reſtes d'une eſpérance vaine ne ſoutenoient ... O ! rochers de Meillerie que mon œil égaré meſura tant de fois, que ne ſervîtes-vous mon déſeſpoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas ſenti le prix.



LETTRE II.

DE MILORD EDOUARD A CLAIRE.

NOUS arrivons à Befançon, & mon premier foin eft de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'eft fait finon paifiblement, du moins fans accident, & votre ami eft auffi fain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auffi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une forte de tranquillité. Il a honte de fon état, & fe contraint beaucoup devant moi; mais tout décele fes fecretes agitations, & fi je feins de m'y tromper, c'eft pour le laiffer aux prifes avec lui-même, & occuper ainfi une partie des forces de fon ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée: je la fis courte, voyant que la vîteffe de notre marche irritoit fa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui; les confolations indifcretes ne font qu'aigrir les vio-

lentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie : à la dînée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déjà sur terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces pre-

miers symptômes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractere de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir, & quoiqu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zele de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractere de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & long-tems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur; il

eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus,

elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans ? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainsi la lumiere sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans nés pour essuyer celles d'autrui. Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagemens ? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les peres qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du pere commun qui sait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (1).

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célebre, où l'honneur du rang attaquoit insolem-



Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractere demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire ; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon ; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoitre, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces

---

ment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne sauroit dire à quel point dans ce pays si galant les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs ?

tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social, ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage du Ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire; vous avez un pere qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que

vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule ; c'eſt le cas où vous êtes ; ſi l'amour regne, la nature a déjà choiſi ; c'eſt celui de Ju-

lie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai du moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon par l'organe du ſentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

1.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant ? cœur pitoyable ! raſſurez-vous. Je me porte bien.... je ne ſouffre pas.... je vis encore.... je penſe à vous.... je penſe au tems où je vous fus cher.... j'ai le cœur un peu ſerré.... la voiture m'étourdit.... je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force.... ou n'en aurai-je plus beſoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîteſſe ? Où me conduit avec tant de zele cet homme qui ſe dit mon ami ? Eſt-ce loin de toi, Julie ? Eſt-ce par ton ordre ? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas ? ... Ah fille inſenſée ! ... je meſure des

des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous eu peur, cruels, que je ne coure pas aſſez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! eſt-ce là votre accord ? ſont-ce là vos bienfaits ? ....

3.

As-tu bien conſulté ton cœur, en me chaſſant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais ? ... Non, non, ce tendre cœur m'aime ; je le ſais bien. Malgré le ſort, malgré lui-même, il m'aimera juſqu'au tombeau. ... Je le vois, tu t'es laiſſé ſuggérer (1) .... quel repentir éternel tu te prépares ! ... hélas ! il ſera trop tard ... quoi ! tu pourrois oublier .... quoi ! je t'aurois mal connue ! .... Ah ! ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à .... écoute, il en eſt tems encore .... tu m'as chaſſé avec barbarie. Je ſuis plus vîte que le vent .... Dis un mot, un ſeul mot,

(1) La ſuite montre que ces ſoupçons tomboient ſur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

& je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être ; . . nous le ferons . . Ah ! l'air emporte mes plaintes ! . . . . & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle . . . . vivre loin d'elle ! . . . .



LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

VOTRE cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si

extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences, & il ſe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt par cela même qui vous diſtingue, qu'il eſt impoſſible de vous diſtinguer, & que les traits d'un modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-tems pour la reconnoitre. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un ſentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à meſure que la raiſon l'a juſtifié. A votre égard, ce fut toute autre choſe encore, & ce ſentiment fut ſi vif, que je me trompai ſur ſa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des ſexes qui produiſoit cette

impression, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous feriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il feroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne feroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie! & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré? Il fut

un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chute? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une seule chose, Julie, c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela

l'unique moyen qui vous reste; profitez-en, tandis qu'il est tems encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre assez considérable, qui fut long-tems le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & commode; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouse qui passe au bout du parc offre à la fois une perspective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui, c'est-là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidele prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez y serrer, à la face du Ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les sentimens qui vous unissent le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent vos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur : *Ce fut ici l'asyle de l'innocence, ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'as-

ſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge auſſi de la ſureté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre époux.

Je vous laiſſe à vos réflexions; mais je vous le répete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules

qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous ſerez ſacrifiée à la chimere des conditions (1). Il faudra contracter un engagement déſavoué par le cœur. L'approbation publique ſera démentie inceſſamment par le cri de la conſcience ; vous ſerez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un inſtant tout l'effet de mes ſoins.

(1) La chimere des conditions ! C'eſt un pair d'Angleterre qui parle ainſi ! & tout ceci ne ſeroit pas une fiction ? Lecteur : qu'en dites-vous ?





LETTRE IV.

DE JULIE A CLAIRE.

OH, ma chére! dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumiere de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des paſſions contraires: mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que ſi je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel époux mon pere me deſtine;

tu ſais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuſe ? L'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir ; en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque part que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah ! chére & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puiſque tu as commencé ; ſupplée à mon courage abattu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin ; tu lis dans ce cœur qui

t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ? Quoi ! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse ! . . . & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre ? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mere de famille ? . . . Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont

remplis envers moi ! .... & les tiens ? Fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies ? Eſt-ce en plongeant le poignard dans le ſein d'une mere que tu te prépares à le devenir ? Celle qui déshonore ſa famille apprendra-t-elle à ſes enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendreſſe d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre ... & jouis ſi tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement ſon pays ; déshonorer ſa famille, abandonner à la fois pere, mere, amie, parens & toi-même ! & toi, ma douce amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance, je puis reſter éloignée un ſeul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir ! ... ah non ! que jamais .... que de tourmens déchirent ta malheureuſe amie ! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas ! je m'égare. Tant de combats paſ-

ſent ma force & troublent ma raiſon ; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeule. Ou choiſis, ou laiſſe-moi mourir.



LETTRE V.

RÉPONSE.

TEs perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chére Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les ſens & ne les puis appaiſer ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une ame agitée ; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoit peut ſe taire devant un conſeil déſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe tait ou s'oppoſe à lui-même ; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni reſter indéciſe ni bien choiſir ; tu n'as que des

peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien par ce qu'il me coûte que ce ſera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule regle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime connoit ces timides précautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme auſſi froid que M. de Wolmar s'attendriſſe en te voyant, pour la premiere fois de ſa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu ſois chére à mon pere, cet homme ſi peu ſenſible, autant & plus, peut-être, que ſes propres enfans ; que les amis, les connoiſſances, les domeſtiques, les voiſins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt. Voilà, ma chére, un concours moins vraiſemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perſonne quelque cauſe particuliere. Sais-tu bien quelle eſt cette cauſe ? Ce n'eſt ni ta beauté, ni ton eſprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'eſt cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'eſt

c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réſiſter à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi; pluſieurs ont autant de graces; toi ſeule as avec les graces, je ne ſais quoi de plus ſéduiſant qui ne plait pas ſeulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec ſurpriſe l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami! tu vois ſon zele pour ton bonheur; tu reçois avec admiration ſes offres généreuſes; tu les attribues à la ſeule vertu, & ma Julie de s'attendrir! Erreur, abus, charmante couſine! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais crois-moi, ce zele tout pur qu'il eſt, feroit moins ardent ſi dans la même circonſtance il s'adreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invin-

cible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoitre sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chére, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils feront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous fuiront ou vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, cousine ; à moi qu'un même sang, un même âge, & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance,

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori :
Conforme era l'etate,
Ma'l pensier più conforme (*a*).

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche ? crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste

(*a*) Nos ames étoient jointes ainsi que nos demeures, & nous avions la même conformité de goûts que d'âges. *Tass. Amin.*

le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de l'amour; c'eſt l'empire de la beauté; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diviſion ſeroit déjà faite; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura longtems à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plût au Ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien; je le garde avec plaiſir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente ; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse ; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant gueres à faire peur pour mon compte, mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en mê-

me tems pour ton amie, & quelque ſoit ton deſtin, je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis; ſi tu reſtes, je reſte : j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte; ton ſort doit être le mien, & puiſque nous fûmes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premierement, quant à ma famille, ſi je quitte un pere facile, je quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendreſſe : car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chére que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui reſteront, à peine ſaura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à con-

clure ? *Manco male*, ma chére ; c'eſt à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en conſoler. Pour moi, quoique j'eſtime ſon caractere, que je ne ſois pas ſans attachement pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe ? En vérité je ne le ſens gueres à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & paſſable comme je ſuis : j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, couſine, que quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi

dès mon enfance ; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelque lien à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ſerai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

VOTRE lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y ſera pas moins ſenſible quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui

ſentent le prix des ames bienfaiſantes. Nous ne ſavons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

Qu'il me feroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refuſé ! Mais, Milord, je le vois avec déſeſpoir, elle trompe vos bons deſſeins ; mon ſort cruel l'emporte ſur votre zele & la douce image des biens que vous m'offrez ne ſert qu'à m'en rendre la privation plus ſenſible. Vous donnez une retraite agréable & ſûre à deux amans perſécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union ſolemnelle, & je ſais que ſous votre garde j'échapperois aiſément aux pourſuites d'une famille irritée. C'eſt beaucoup pour l'amour, eſt-ce aſſez pour la félicité ? Non, ſi vous voulez que je ſois paiſible & contente, donnez-moi quelque aſyle plus ſûr encore, où l'on puiſſe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos beſoins, & par une générosité ſans exemple,

vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deſtinés au vôtre. Plus riche ', plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah ! Milord ! ſerai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au déſeſpoir ? Hélas ! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature ? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bornes de la reconnoiſſance ? N'eſt-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme

de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer ? Qui, moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chére ; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule ? Un pere presque sexagénaire ! une mere toujours languissante ! Moi leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est tems de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? La terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirans sans consolation & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai, m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin, qu'il faille

livrer le reste de ma vie aux remords, celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante & si desirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous

reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentimens qui caractérisent les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non ; cette affection secrete qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître ; vous ferez plus encore s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son pere, c'est

à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous serez fier un jour de votre ouvrage !



LETTRE VII.

DE JULIE.

ET toi aussi, mon doux ami ! & toi l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse ! j'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés ; je les aurois supportés avec patience : mais toi pour qui je les souffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chéres ! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent

avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes ameres en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne ; je suis coupable, mais il est vertueux ; mille ennuis m'assiégent, mais sa constance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes ? Vain espoir que la premiere épreuve a détruit ! Où est maintenant cet amour sublime qui sait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu ? Où sont ces fieres maximes ? Qu'est devenue cette imitation des grands hommes ? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse ? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la

raison sitôt qu'il a besoin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ? tu m'oses faire des reproches ? tu t'oses plaindre de moi ?... de ta Julie ?... barbare !... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah ! si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable !... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur

heur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances! Quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu sais la défense de mon pere; tu n'ignores pas les discours publics; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à l'autre il falut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens cruel, si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête

à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me ſont inſupportables. O Dieu! comment peut-on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a ſi grand beſoin de conſolation? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas? Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union ſi parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés! Combien ſi tu partageois mes maux ils te

feroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton fort déplorable ! Confidere celui de ta Julie, & ne pleure que fur elle. Confidere dans nos communes infortunes l'état de mon fexe & du tien, & juge qui de nous eft le plus à plaindre. Dans la force des paffions affecter d'être infenfible ; en proie à mille peines paroître joyeufe & contente ; avoir l'air ferein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penfe ; déguifer tout ce qu'on fent ; être fauffe par devoir, & mentir par modeftie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paffe ainfi fes beaux jours fous la tyrannie des bienféances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal afforti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échappe à l'efclavage ; il fe donne à fon gré. Sous un joug de fer que le Ciel n'impofe pas on n'affervit qu'un corps fans ame : la perfonne & la foi reftent féparément engagées, & l'on force au crime une malheureufe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre

au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages? ah, je le sais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles sont heureuses! Elles résistent? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses? Aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus? .... tu m'as perdue, & c'est moi qui te console! ...... mais moi que vais-je devenir? .... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour! qui me consolera donc dans mes peines? Quel sort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cede? Où trouverai-je assez de force pour résister, dans l'abattement où je suis? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur! privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru

tout faire pour notre bonheur, je n'a rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le tems même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, sache supporter l'infortune & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah! si

je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aye cessé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà désavouée par toi-même. J'espere, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laisse à douter si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de son repos prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que

ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs ? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

DE CLAIRE.

VOUS avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt ? & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh! que de pareils amans ſont à craindre, & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais

voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible ; vous lui devez les plus tendres conſolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juſte ; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détourné d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le vôtre ; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parens à la honte & au déſeſpoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur

vous pourriez goûter aux dépens du ſien.

Quoi qu'il en ſoit, voilà ma conduite & mes torts, & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de

Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.



LETTRE IX.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

NOUS l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus ſont plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus long-tems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théatre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (1). Les ſiens ſont ſupérieurs à bien des égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de tems, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues

(1) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? Dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, surement il vous est inutile, & je ne vous

prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.



LETTRE X.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant : j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis pas

digne de nommer ! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rampant & ſi bas ! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante couſine (1); connoiſſez mon crime & mon repentir; ſoyez mon Juge & que je meure; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie; & l'amertume de ce ſentiment jointe à l'étonnante généroſité de Milord Edouard me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis

(1) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Couſine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fût-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Etange; le tòn peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté; la querelle qui en dériva; la défense de me voir; la résolution prise de me faire partir; la diligence & le secret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zele de l'humanité

ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sçus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, & je n'attendis que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard, & je sçus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse .... je respecte votre vertu .... mais je plains votre erreur .... A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée sous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que

me

me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles ; quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit ; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce change-

ment ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eût précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui s'adreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la ſienne, & d'être inſtruit de la réſolution de votre couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données ; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites, quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature me déſole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante coufine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera feule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reffemblent pas au vôtre oferont traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philofophie ! je méprife ce trompeur étalage qui ne confifte qu'en vains difcours ; ce fantôme qui n'eft qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paffions & nous laiffe comme un faux-brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les defire plus ardemment & en a plus befoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix fupplée en ce cœur malade à celle de la raifon.

Non, je l'ofe efpérer, je ne fuis point tombé dans un abaiffement éternel. Je fens ranimer en moi ce feu pur & faint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne fera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter fans ceffe. O chére amante dont je dois honorer le

choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'eſtime ! mon ame ſe réveille & reprend dans les vôtres ſa force & ſa vie. Le chaſte amour & l'amitié ſublime me rendront le courage qu'un lâche déſeſpoir fut prêt à m'ôter : les purs ſentimens de mon cœur me tiendront lieu de ſageſſe ; je ſerai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, ſi je puis m'en relever un inſtant. Je ne ſais, ni ne veux ſavoir quel ſort le Ciel me réſerve ; quel qu'il puiſſe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me ſervira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas aſſez vécu pour mon bonheur ? C'eſt maintenant pour ſa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant ; pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables !* Que ſignifient ces mots ? Ils ſont dans ſa lettre. Claire, je

m'attends à tout ; je ſuis réſigné ; prêt à ſupporter mon ſort. Mais ces mots . . . . jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.



LETTRE XI.

DE JULIE.

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore? Hélas! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur ; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer ; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennuis & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de sentiment qui convient au courage d'un homme! Je t'en estimerai davantage, & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon désespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester, dans l'usage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne seroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ses bienfaits; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espere que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les

rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi ; vois quel ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons ; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des arts ;

Frutto ſenile in ſu 'l giovenil fiore

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appeſanti ta perſonne : la fade galanterie n'a point rétréci ton eſprit, ni hébété ta raiſon. L'ardent amour en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le pere, t'a donné cette élévation d'idée & cette juſteſſe de ſens (1) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la

(1) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour ? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

fait méprifer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'efpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne font pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ?... O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie ?... Il le faut ; il faut nous féparer fi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des foins que tu vas prendre eft notre dernier efpoir. Puiffe une fi chére idée t'animer, te confoler durant cette amere & longue féparation ! puiffe-t-elle te donner cette ardeur qui furmonte les obftacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires feront pour toi des diftractions continuelles, & feront une utile diverfion aux peines de l'abfence. Mais je vais refter abandonnée à moi feule ou livrée aux perfécutions, & tout me forcera de te regretter fans ceffe. Heureufe au moins fi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & fi avec mes propres maux je ne fentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expofer !

Je frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer ; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah ! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'eſt pas à moi, jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis ; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur ; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtils que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah ! ces triſtes raiſonneurs ! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais ſentis ni donnés ! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond

de ton ame ; c'eſt-là que tu trouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus ; c'eſt-là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer (2). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les

(2) La véritable philoſophie des amans eſt celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe ; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

plaisirs d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient point & tu le sentois bien ; c'est qu'ils étoient vils & méprisables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaisir ? Desquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus mé-

chant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami; tu sais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être integre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame

eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui ſans être forcé de ſe haïr lui-même ?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des piéges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice; je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore: je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers, ta ſageſſe fera le reſte; car c'eſt beaucoup pour s'en garantir que d'avoir ſçu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere

ni dans l'objet desiré ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé, car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoi-

ſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble ? Laiſſe donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & ſois ſûr que s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui eſt bon & honnête; n'écoute que tes propres deſirs, ne ſuis que tes inclinations naturelles; ſonge ſurtout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non, pour pouvoir poſſéder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon ſecond point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la ſoutient tant qu'il brûle : ſitôt

ſitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Dis-moi, que ſerions-nous ſi nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir, & pourrois-tu te réſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les tranſports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite, tendront mille embuches à ta fidélité. L'inſinuante coquetterie affectera le langage de la tendreſſe, & te plaira ſans t'abuſer ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaiſirs : tu les goûteras ſéparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne ſais ſi tu trouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu ſentis auprès d'elle. L'épuiſement de ton ame t'annoncera le ſort que je t'ai prédit ; la triſteſſe & l'ennui t'accableront au ſein des amuſemens frivoles. Le ſouvenir de nos premieres amours te pourſuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra

tout-à-coup te ſurprendre. A l'inſtant le voile du dégoût couvrira tous tes plaiſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami! ah, ſi jamais tu m'oublies .... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée: Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoiqu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis

devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer ſento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te! (a)

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang : tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que des ordres ? Crois que ſi je m'oublie au

(a) O de quelle flamme d'honneur & de gloire je ſens embraſer tout mon ſang, ame grande, en parlant avec toi!

point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée: j'ignore dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'existe que pour elle, &

mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.



LETTRE XIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie ! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi ! Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir : Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô supplice !

Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe leve & ne me rend plus l'eſpoir de te voir ; il ſe couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plaiſir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte ; elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chére & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé ?

Que cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes ; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie, & puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées qui ſont le fruit de ta derniere lettre eſt que je me trouve à préſent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laiſſerois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me ſoutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me ſoutenir moi-même. Je ſuis con-

vaincu qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt-là ton triomphe! Mais qu'eſt-ce que la ſeule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus ſacrés? Où ſont-ils ces hommes groſſiers qui ne prennent les tranſports de l'amour que pour une fievre des ſens, pour un deſir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils obſervent, qu'ils ſentent ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inſpirées le digne ornement de cette

empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh ! qu'aurois-je été sans toi ! La froide raison m'eût éclairé peut-être ; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus ; je saurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus ; ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les sçussent aimer !

En méditant en route sur ta derniere lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoi qu'il n'y en ait pas une que je ne sçache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire ; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles soient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros, mais

je songe à l'avenir, & j'espere ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il sera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respire; il me consolera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah! Julie! inspires-tu des sentimens périssa-

bles, & quand je ne t'aurois rien promis; pourrois-je cesser jamais d'être à toi ? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussai-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie ! que je me dépite contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans

le dernier fragment ; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là ; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde & de ſes projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promeſſe par rapport à ſes arrangemens préſens. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-deſſus de ma naiſſance, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers beſoins ou du moins les plus ſenſibles ſont ceux d'un cœur bienfai-

fant, & tant que quelqu'un manque du néceffaire, quel honnête homme a du fuperflu ?



LETTRE XIV.

A JULIE.

(1) J'ENTRE avec une fecrete horreur dans ce vafte défert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une folitude affreufe, où regne un morne filence. Mon ame à la preffe cherche à s'y répandre,

(1) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie fur ces relations, je crois pouvoir dire que fi j'avois à les faire & que je ne les fiffe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plufieurs fois fur le point de les ôter & d'en fubftituer de ma façon; enfin je les laiffe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme un homme de cinquante à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoitre. Je me dis encore que fans y avoir fait un fort grand rôle, je ne fuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiffons donc ces lettres comme elles font; que les lieux communs ufés reftent, que les obfervations triviales reftent; c'eft un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que jufqu'à la fin de fa vie fes paffions ne fouillent point fes écrits.

& se trouve par-tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien ; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté : il voudroit répondre ; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne n'entend ici la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenance, & que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu si j'avois quelque important service à lui demander ;

& quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour être refuſées, mille eſpeces de piéges que la politeſſe tend à la bonne foi ruſtique. Je n'entendis jamais tant dire: comptez ſur moi dans l'occaſion; diſpoſez de mon crédit, de ma bourſe, de ma maiſon, de mon équipage. Si tout cela étoit ſincere & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens ſeroit ici preſque établie, le plus riche offrant ſans ceſſe, & le plus pauvre acceptant toujours, tout ſe mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne ſeroient à Paris. Au lieu de cela, c'eſt peut-être la ville du monde où les fortunes ſont les plus inégales, & où regnent

à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie & la

morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis & l'appuye en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde ? à bien user de la société ? à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes

ximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zele les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois (1). Ainſi nul

(1) On doit paſſer ce raiſonnement à un Suiſſe qui voit ſon pays fort bien gouverné, ſans qu'aucune des trois profeſſions y ſoit établie. Quoi ! l'Etat peut-il ſubſiſter ſans défenſeurs? non, il faut des défenſeurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être ſoldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp, Magiſtrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoiſſoit pas ces bizarres préjugés d'Etat qui les ſéparent & les déshonorent.

ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux ; point du tout ; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoiſſent : là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, ſur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & pour leſquels tous les autres

parlent & agissent, & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même en sortant & reprenne s'il veut la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus ; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique ; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier ; le Financier fait le ſeigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philoſophie ; l'homme d'Etat de bel-eſprit ; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les

dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété; mais ce qui étoit vrai de ſon tems ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (2).

Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans

(2) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des ſubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particuliere qu'au véritable état des choses, & se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches sont presque partout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir ? Jusques ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes ?

LETTRE XV.

DE JULIE.

OUI, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement ; nous ferons heureux en dépit du fort. C'eft l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des diftances, & les nôtres fe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le fentiment de l'abfence, & de fe rapprocher en un moment. Quelquefois même on fe voit plus fouvent encore que quand on fe voyoit tous les jours ; car fitôt qu'un des deux eft feul, à l'inftant tous deux font enfemble. Si tu goûtes ce plaifir tous les foirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus folitaire ; je fuis environnée de tes veftiges, & je ne faurois fixer les yeux fur les objets qui m'entourent, fans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'assise :
Quì si rivolse, e quì ritenne il passo ;
Quì co' begli occhi mi trafisse il core :
Quì disse una parola, e quì sorrise. (*a*)

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? sais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs l'étoient autrefois ? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes ni que ta vie est à moi, ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sen-

(*a*) C'est ici qu'il chanta d'un ton si doux, voilà le siége où il s'assit, ici il marchoit & là il s'arrêta, ici d'un regard tendre il me perça le cœur, ici il me dit un mot & là je le vis sourire. *Petrarc.*

ſuel, ne ſauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amans ſéparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions en liſant ton Plutarque, ſur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en feroit aſſez, diſions-nous, pour les rendre inſipides & mépriſables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es ſeul à jouir ? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour ! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eſt la relation de ta derniere lettre ?

Ne seroit-ce point là par hazard du bel-esprit ? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise ? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis les *traslati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas suer le feu (2) dans un sonnet ?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville ; assigner le

(2) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un sonnet du Cavalier Marin.

caractere des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes

lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment ; je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime, n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le tems de ſe montrer dans nos tête-à-têtes, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement le pourroient-elles ſupporter ? Quoique toute grande paſſion ſoit

férieufe & que l'exceffive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour foit toujours trifte ; mais je veux que fa gaieté foit fimple, fans ornement, fans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de fes propres graces & non de la parure du bel-efprit.

L'Inféparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour infpire ou tolere ; mais je ne fais ce qu'il eft devenu. A mefure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiffoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaife a voulu t'adreffer : car il eft bon de t'avertir que la critique de ta critique eft bien plus de fa façon que de la mienne ; elle m'en a dicté furtout le premier article en riant comme une folle, & fans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eft pour t'apprendre à manquer de refpect au Marini qu'elle protége & que tu plaifantes.

Mais fais-tu bien ce qui nous met toutes deux de fi bonne humeur ? C'eft fon

prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien ; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer ſa maîtreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui repréſenter la bienſéance, lui dire que ſi près du terme elle doit prendre un maintien plus ſérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eſt prête à quitter ; elle traite tout cela de ſottes ſimagrées, elle ſoutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaiement à la nôce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux

liens de l'amitié ; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chére ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expose, & quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une espece de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.



LETTRE XVI.

A JULIE.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causés ta présence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis ; tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujour-

d'aujourd'hui ? O abſence ! ô tourment ! ô bizarre & funeſte état, où l'on ne peut jouir que du moment paſſé, & où le préſent n'eſt point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inſéparable, j'aurois reconnu ſa malice dans la critique de ma relation, & ſa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne reſterois pas ſans replique.

Premierement, ma couſine ; (car c'eſt à elle qu'il faut répondre ,) quant au ſtyle, j'ai pris celui de la choſe ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converſations à la mode, & ſuivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines ſociétés. D'ailleurs, ce n'eſt pas l'uſage des figures , mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin de métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres mêmes en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un mê-

me jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, graces au ſoin que vous avez pris de les iſoler; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous ſavez ſi bien faire parler, étoient ſéparés l'un de l'autre, & de votre viſage; couſine, que penſez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La premiere choſe qui ſe préſente à obſerver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la ſociété? Hé bien, c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte ſaute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes

ſelon les coteries, moliniſtes dans l'une, janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un abbé de religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclure à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'eſt aſſez plaiſanter avec la couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent répondre; car je ſais diſtinguer la critique badine des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon

objet. Ce ne font point les François que je me fuis propofé d'obferver : car fi le caractere des nations ne peut fe déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ferois pas, non plus, fi maladroit que de choifir la capitale pour le lieu de mes obfervations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entre elles que les peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à caufe de l'influence commune des Cours qui fe reffemblent toutes, que par l'effet commun d'une fociété nombreufe & refferrée, qui eft le même à peu près fur tous les hommes, & l'emporte à la fin fur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'eft dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les obferver. Je parcourrois lentement & avec foin plufieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obferverois entre elles me donne-

roient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la société ; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse & rapprochée, mieux ils doivent valoir ; & les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des peuples, mais par une voie si longue & si détournée que je ne serois peut-être de

ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve ; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aie obſervé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des peuples ; ainſi malgré les préjugés dominans, je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un

pays, où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être sans le savoir ai-je déjà contribué pour ma part au désordre que j'y remarque ; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chére amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à

en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre eſt arrivée heureuſement pour le prolonger, & j'admire en le voyant ſi court, combien de choſes ton cœur m'a ſçu dire en ſi peu d'eſpace. Non, je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame ſemblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en liſant tes lettres ? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix

charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres qui te peignent ſi bien font quelquefois ſur ton idolâtre amant le même effet que ta préſence. En les reliſant je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & petille, une fureur me fait treſſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein... objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? . . ah ! viens ! . . je la ſens.... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre... Il eſt vrai, chére amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté, ni tes careſſes : tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par-tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment

que j'écris. Aimables & dignes époux ! Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte ! mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais

n'envions celui de personne. Il n'y a point , peut-être, à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre , & comme la Divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.



LETTRE XVII.

A JULIE.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles & de souper en ville. Je passe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit & converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, & que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de

certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole ; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'eſt qu'une vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſ-

ſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés ; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu,

s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans les sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paye comme il peut son dîner en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupers priés où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des

gens qui conviennent tous, ſinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'eſt-là que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier ; c'eſt-là que regnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques ; c'eſt-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcretement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonnages, chaque interlocuteur ſans y penſer peint encore beaucoup mieux le ſien ; c'eſt-là qu'un reſte de circonſpection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, ſous lequel feignant de rendre la ſatyre plus obſcure on la rend ſeulement plus amere ; c'eſt-là en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à conſidérer ces propos ſelon

lon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques; car ils sont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris sur-tout où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation est toujours mal reçu s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien; elles aiment à rire; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces so-

ciétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles regnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecretes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix, ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer.

Te ſouvient-il, ma Julie, comment en ſoupant chez ta couſine ou chez toi, nous ſavions en dépit de la contrainte & du myſtere, faire tomber l'entretien ſur des ſujets qui euſſent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque alluſion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre?

Si la converſation ſe tourne par hazard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du tems mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le

plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins ; tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes que dans celle d'une jolie femme de Pa-

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une repréſentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux ; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes ! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

ris ; les conclusions y seroient même souvent moins séveres ; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austere sans conséquence, & l'on ne seroit pas fâché pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous, instruits par l'expérience du monde & sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes ma-

ximes générales & quinteſſencié par tout ce que la métaphyſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du ſentiment, ni ſi peu compris ce qu'on en diſoit. Ce ſont des rafinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs groſſiers n'ont jamais rien ſçu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en ſoit du ſentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépenſent ainſi tout leur ſentiment en eſprit, & il s'en exhale tant dans le diſcours qu'il n'en reſte plus pour la pratique. Heureuſement, la bienſéance y ſupplée, & l'on fait par uſage à peu près les mêmes choſes qu'on feroit par ſenſibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi; car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment; la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans

ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres ;* c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer ſavoir des nouvelles ; quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire ſoi-même ; quand il eſt permis d'être chez ſoi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y ſoit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (2) ;

---

(2) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fut-il même notre

combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoitre ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des

pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'asservir aux bienséances.

écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere eſt bien plus un lieu où ſe débitent de jolies converſations, que la repréſentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, ſur deux deſquels on repréſente des Etres chimériques, ſavoir ſur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; ſur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troiſieme on repréſente ces pieces immortelles dont la lecture nous faiſoit tant de plaiſir, & d'autres plus nouvelles qui paroiſſent de tems en tems ſur la ſcene. Pluſieurs de ces pieces ſont tragiques mais peu touchantes, & ſi l'on y trouve quelques ſentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune ſorte d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit

délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient ſur des événemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Térence & Plaute ſe tromperent dans leur

objet ; mais avant eux Ariſtophane & Menandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cent mille ames dont il n'eſt jamais queſtion ſur la Scene. Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient déshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compro-

mettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître-d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scene & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde & des auteurs se rétrécit; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse

dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſérable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cauſe Moliere lui-même ; il corrigea la Cour en infectant la ville, & ſes ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur ſuccéderent.

En général il y a beaucoup de diſcours & peu d'action ſur la ſcene françoiſe ; peut-être eſt-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un diſoit en ſortant d'une piece de Denis le Tyran : je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on

peut dire en sortant des pieces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur Successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pieces de Racine & de Moliere (3) exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines, aussi modestes que l'humilité Chrétienne, n'y parlent jamais que par

(3) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers: mais chez Racine tout est sentiment, il a sçu faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de sa nation.

on. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage, ni à l'auteur de revêtir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcene ; mais le tient toujours enchaîné ſur le théâtre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes ; & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion, & n'y veut que de l'eſprit & des penſées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvu qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer de quoi

fournir au caquet après la piece, & l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier ſauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entierement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame; & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que babil, jar-

gon, propos sans conséquence. Sur la scene comme dans le monde on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre? sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé? l'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses, & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent gueres à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que dans une grande ville la société paroit plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, & sous ces dehors si ouverts & si agréables, les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en-dedans que les nôtres.

Etranger,

Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer ?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à

la réalité des chofes; que le vrai fage ne les confidere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienféances pour loix, & que la plus fublime fageffe confifte à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainfi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimeres, & d'impofer filence à la nature & à la raifon, je vois ainfi défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui fervoit à la fois d'objet à mes defirs & de regle à mes actions; je flote de caprice en caprice, & mes goûts étant fans ceffe affervis à l'opinion, je ne puis être fûr un feul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, confterné, de fentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé fi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le foir pénétré d'une fecrete trifteffe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs fentimens que je tiens de lui! ... avec quel charme

je rentre en moi-même ! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité ! Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie ! assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestige s! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.



LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je

goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire de le partager. Tu n'y feras pas moins fenfible, j'en fuis bien fûre, toi qu'elle aima toujours fi tendrement, toi qui lui fus cher prefque dès fon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chére. Oui, tous les fentimens qu'elle éprouve fe font fentir à nos cœurs comme au fien. S'ils font des plaifirs pour elle, ils font pour nous des confolations, & tel eft le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois fuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diffimulons pas, pourtant; que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de chofes, la voilà fujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & fon cœur qui n'étoit qu'à nous fe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus fcrupuleux fur les témoignages de fon zele; nous ne devons pas feulement

confulter fon attachement pour nous, & le befoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à fon nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à fon mari. Nous n'avons pas befoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix feules de l'amitié fuffifent. Celui qui pour fon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir ? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de fes démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de fes intentions fuffifoit pour la juftifier à fes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deftinés l'un à l'autre, & fon cœur fenfible & pur alliant la plus chafte pudeur pour elle-même à la plus tendre compaffion pour fa coupable amie, elle couvroit ma faute fans la partager : mais à préfent, tout eft changé ; elle doit compte de fa conduite à un autre ; elle n'a pas feulement engagé fa foi, elle a aliéné fa liberté. Dépofitaire en même tems de l'honneur de deux perfonnes, il ne lui fuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle foit honorée ; il ne lui fuffit pas de ne rien faire que

de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle est blâmable ; & fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée, car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes ; tu en feras le juge ; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bon que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos

regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant ; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien-là voie la plus ſûre que nous pourrions choiſir ; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice ? Ah ! n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être coupable ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui ? N'y penſons point, mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais

aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianino lui-même ne sçaura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit pendant le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'est plaint en France étoient moins séveres que les tiennes ; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui com-

mence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri IV. le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui

les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits, ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités ; honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent

si bien. Le pere de ma cousine dit que tu connois la constitution de l'Empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu considères le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? Si tu songes... ah ! cette mer !... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville, oserois-je relever une affectation que je remar-

que dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaiſanes avec tant de plaiſir, pourquoi ne me dis-tu rien des Pariſiennes ? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes ſimples & groſſieres ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus ſéduiſantes perſonnes de l'univers ? Déſabuſe-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eſt de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puiſſes dire, ton ſilence à leur égard m'eſt beaucoup plus ſuſpect que tes éloges.

Je ſerois bien aiſe auſſi d'avoir un petit mot ſur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (1) ; car enfin la muſique peut être mauvaiſe, & le ſpectacle avoir ſes beautés ; s'il n'en a pas, c'eſt un ſujet pour ta médiſance, & du moins tu n'offenſeras perſonne.

Je ne ſais ſi c'eſt la peine de te dire

(1) J'aurois bien mauvaiſe opinion de ceux qui, connoiſſant le caractere & la ſituation de Julie, ne devineroient pas à l'inſtant que cette curioſité ne vient point d'elle. On verra bientôt que ſon Amant n'y a pas été trompé ; s'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

qu'à l'occaſion de la nôce il m'eſt encore venu ces jours paſſés deux épouſeurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chaſſant de château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier eſt une maniere de petit-maître, parlant aſſez réſolument pour faire trouver ſes reparties ſpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du malaiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, ſois tranquille, mon aimable ami. Quand je re-

trouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales, qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas au vrai lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (2).

---

(2) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en

Adieu, mon trop cher ami, je ne voudrois pas finir sitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa Niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée! .... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bon-

serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

heur & le mien feroit fon premier ouvrage. Ah! fi ton cœur fait être fenfible, qu'il a befoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX.

A JULIE.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je fouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penfe. Qui fera le dépofitaire de tous mes fentimens, fi ce n'eft toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur fe permettroit-il de parler, fi tu refufois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes obfervations & de mes jugemens, c'eft pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preffer de t'en inftruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuferai point fur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne fois

ſois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on ſent combien il les hait, juſque sdans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchiſe, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes &

qui soit bienfaisant par caractere ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles ; elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sçachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche

pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard est d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie ! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà si inquiete avant mon départ, que je n'osai te dire ce que j'en pensois ; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chére, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mere de ma Julie.

Je te dirai sur les deux épouseurs que je n'aime point ce mot, même par plai-

fanterie. Du reste le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns ! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.



LETTRE XX.

DE JULIE.

MON ami, j'ai remis à Mr. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu sois seul &

dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton ufage.

C'eft une efpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en fervir eft bizarre ; il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure jufqu'à ce qu'on fe fente pénétré d'un certain attendriffement. Alors on l'applique fur fes yeux, fur fa bouche, & fur fon cœur ; cela fert, dit-on, de préfervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces fortes de talifmans une vertu électrique très-finguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'eft de communiquer à l'un l'impreffion des baifers de l'autre à plus de cent lieues de-là. Je ne garantis pas le fuccès de l'expérience ; je fais feulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillife-toi fur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déformais le nom ne fait plus rien à la chofe. Ils font partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Parisiennes? orgueilleuse! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai : je puis l'être; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes? que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens?

Tu te plaignois de mon silence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres.... lis, & puis tu me jugeras. Au reste peu de gens pensent comme moi des Dames Françoises, si même

je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſçaches que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort en eſt à toi ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge ; c'eſt l'autre extrêmité des Valaiſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de ſort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déjà raſſaſiée, au moins par un ſens.

Leurs traits ſont peu réguliers, mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la

physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (1).

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela comme en tout de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles

(1) Parlons pour nous, mon cher philosophe : pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement les préservent d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue : au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Duchesse d'une Bourgeoise si la premiere n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté; car quelque

mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait? Elles ont choiſi des moyens plus ſûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple. C'eſt-là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public; elles ont largement échancré leurs corps.

Elles ont vu... oh bien des choses, que ma Julie, toute Demoiselle qu'elle est ne verra surement jamais ! Elles ont mis dans leurs manieres le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore & embellit ton sexe leur a paru vile & roturiere ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je sais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoient leur prêter *l'amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des bourgeoises, & si cet exemple n'a

point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſureté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg ſaint Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable dans ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres nait cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, im-

périeux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois ; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte gueres, elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante jointe à la laideur, & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque

chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiscret & continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suissesses aiment assez à se rassembler entre elles (1); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïssent

(1) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au style, on les croiroit de l'autre siécle.

pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une eſpece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpeces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'atten-
tion

tion des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrete gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est-à-dire à y être vues ; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller est de trouver une compagne ; car l'usage ne permet à aucune femme d'y aller seule en grande loge, pas même avec son mari, pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien dans ce pays si sociable ces parties sont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte ; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public ? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis.

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées, la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentimens naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'eſt point

permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées ; & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que sa fille un seul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance ; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire en sont pleins ; & le désordre n'est plus blâmable, sitôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne sçurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoitre les mêmes enfans ; mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviseroit de contrô-

ler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme ; n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été conſulté ? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

L'amour même, l'amour a perdu ſes droits & n'eſt pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux ſont ici des garçons & des filles qui demeurent enſemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans ſont des gens indifférens qui ſe voyent par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaiſons, on n'y conſulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'eſt, ſi l'on veut, ſe connoitre, vivre enſemble, s'arranger, ſe voir, moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite ; c'eſt un recueil

de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philoſophie & de bel-eſprit. A l'égard du phyſique il n'exige pas tant de myſtere; on a très-ſenſément trouvé qu'il faloit régler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire : la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme eſt toujours un homme, tous ſont preſque également bons, & il y a du moins à cela de la conſéquence, car pourquoi ſeroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes ſont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées ſortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a gueres d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément ſous la main.

Comme je ne ſais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon : s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en

prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas ; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoit plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce feroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations ; je ne conçois pas comment après une union ſi tendre on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treſſaillit pas à ſa rencontre ! Vous me faites rire, interrom-

pit-il, avec vos treſſaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé ſans doute ; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour ; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le côté déſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la ſociété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſur-tout à Paris, & ſur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une Dame dans une aſſemblée, au

lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres, rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoitre. Or cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a gueres à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plait si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine derniere dans une partie de

campagne où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaisans & fins, qui tombant toujours sans réjaillir épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que par ce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville;

car ſans y ſonger on prend des manieres aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je ſentis qu'elles n'avoient beſoin pour plaire que de ne ſe pas déguiſer. J'oſai ſoupçonner ſur ce fondement, que Paris, ce prétendu ſiége du goût, eſt peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puiſque tous les ſoins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous reſtâmes ainſi quatre ou cinq jours enſemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de paſſer en revue Paris & ſes folies, nous l'oubliâmes. Tout notre ſoin ſe bornoit à jouir entre nous d'une ſociété agréable & douce. Nous n'eûmes beſoin ni de ſatyres ni de plaiſanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta couſine.

Une autre choſe acheva de me faire changer d'avis ſur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus ani-

més, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit se renfermer pour écrire, & ne rentroit de long-tems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légerement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans (1); l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient pa-

(1) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

tiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne faurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaifir que prenoit une femme fi jeune & fi diffipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oftentation. Comment ? difois-je tout attendri; quand ce feroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet inftant je ne l'ai plus regardée qu'avec refpect, & tous fes défauts font effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches fe font tournées de ce côté, j'ai appris mille chofes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées fi infupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes foient plus éclairées, parlent en général plus fenfément, plus judicieufement, & fachent donner au befoin de meilleurs confeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-efprit, quel parti tirerons-nous de la converfation d'une Efpagnole, d'une Italienne, d'une Al-

lemande ? Aucun, & tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françoises de cette forteresse, dont à la vérité, elles n'aiment gueres à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis ; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'ellesmêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus surement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune, qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien ; mais

ce qui les juſtifie eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je diſois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes : car la galanterie françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poéſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes & qu'il eſt con-

venu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoitre. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles se jugent avec tant d'équité que les honorer seroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe,

ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces ; elles sont le secours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles sçavent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infame commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent : mais comment connoitre tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font

ſont de bon cœur, que ce ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de Romans & de Comédies, leſquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu pour que tout autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des

hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſçuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus ſéduiſantes, la coquetterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere; elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge.

Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscretes, moins tracassieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eût point existé; si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eût consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres (2).

(2) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

LETTRE XXII.

A JULIE.

DEPUIS ta lettre reçue, je fuis allé tous les jours chez M. Silveftre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage fept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que fans payer le port, fans m'en informer, fans rien dire à perfonne, je fuis forti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiffois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me fuis trouvé dans le marais à l'autre extrêmité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement ; c'eft la premiere fois que cela m'eft arrivé le matin pour mes affaires ; je ne m'en fers même qu'à regret l'après midi pour quelques

visites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ferois bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune me fît négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du tems & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiete curiosité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour; plus

il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'asseye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la derniere enveloppe... Julie!... O ma Julie!... le voile est déchiré... je te vois... je vois tes divins attraits! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non il ne faut point comme tu prétends un quart-d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle

amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne sont plus ! Je crois en le voyant te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans sa colere ! Hélas ! un instant me désabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens ! . . Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah ! chére amante ! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre

amant adressé à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers? Ne te sens-tu pas embraser toute entiere du feu de mes lévres brûlantes!.... Ciel! qu'entends-je? Quelqu'un vient.... Ah! serrons, cachons mon trésor.... un importun!... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux!... Puisse-t-il ne jamais aimer.... ou vivre loin de ce qu'il aime!



LETTRE XXIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

C'EST à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter

la mienne; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice; mais y reſter éveillé & attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris paſſe à Paris pour le ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout hors de la muſique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point; la muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt

que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands fraix, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues, & surement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie françoise. Ces mêmes spectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personnage, ne peuvent à l'Opéra séparer un acteur du sien. Il

ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter?

L'Opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de Cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité (1). Voilà, couſine, comment dans certains pays l'eſſence des choſes tient aux mots,

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en feroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

& comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un Chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien (2), quoi qu'il le fît par

(2) Forcé par le Tyran de monter sur le théâtre, il déplora son sort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu soixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer Chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il faloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Ciceron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conservé par Aulu-gelle, & c'est à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie françoise parmi la premiere noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle ; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion, cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés, on place par intervalle des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossierement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en

l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre aſſez plaiſant à voir. Le Ciel eſt repréſenté par certaines guenilles bleuâtres, ſuſpendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiſſeuſe. Le ſoleil, car on l'y voit quelquefois, eſt un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeſſes ſont compoſés de quatre ſolives encadrées & ſuſpendues à une groſſe corde en forme d'eſcarpolette; entre ces ſolives eſt une planche en travers ſur laquelle le Dieu s'aſſeye, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe. Encens digne de la Divinité.

Comme les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'Opéra, ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paral-

leles, & qu'on fait tourner par des polisſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-reſine qu'on projette ſur un flambeau ; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds

qui se promenent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de S. Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au service de l'Opéra est inconcevable. L'orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes ; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont doubles

& triples (3), c'est-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit personne n'oseroit se plaindre: car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette musique; vous la connoissez. Mais ce dont

(3) On ne sait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché: il en coûteroit trop pour être mal servi.

vous ne ſauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théâtre durant la repréſentation. On voit les actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſtomac pantelant; on ne ſait lequel eſt le plus déſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des ſourds charmés de ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire: la ſenſation en eſt déplaiſante & pénible; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident qu'on en marque volontiers ſa joie. Con-

cevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les muses, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet! Pour les Diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du sabbat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à

grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orcheſtre (4). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la meſure (5) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en ſont intimement affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les inſtrumens militaires, les fifres

(4) Le Bucheron.

(5) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la courſe d'une vache qui galoppe, ou d'une oye graſſe qui veut voler.

de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroit être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la muſique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont auſſi peu; mais la différence eſt que ceux-ci le ſavent & ne s'en ſoucient gueres, au lieu que les François renonceroient à mille juſtes droits, & paſſeroient condamnation ſur toute autre choſe, plutôt que de convenir qu'ils ne ſont pas les premiers muſiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la muſique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être, parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous ſentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en ſoit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle inſtitution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma deſcription.

Les Ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils sont un spectacle agréable, magnifique & vraiment théatral; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault; vous savez comment les divertissemens y sont employés; c'est à peu près de même, ou encore pis chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les personnages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs qui regardent autre chose. La maniere d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joie, & l'on danse: s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils sont de mauvaise humeur: ce que je sais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur

conſtance ſtoïque à voir des gavottes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les ſoldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation; & celui-là, qu'imite-t-il? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie? Je dis plus, il n'y ſeroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque choſe; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage; & un Opéra où l'action ſe paſſeroit moitié en chant, moitié en danſe, ſeroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danſe com-

me partie essentielle de la scene lyrique; ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y

rouve que par occasion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en feroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire ensorte que la piece ennuye.

Ceci me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Regianino. Il me reste à vous dire sur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le

char du Soleil, & des ſpectateurs aſſez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à ſi grands fraix. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.



LETTRE XXIV.

DE JULIE.

OUI, oui, je le vois bien; l'heureuse Julie t'eſt toujours chére. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence & du déſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma ſimplicité; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque choſe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Taliſman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laiſſe pas de me ſéduire & de me paroitre une vérité. Cent fois le jour quand je ſuis ſeule un treſſaillement me ſaiſit comme ſi je te

ſentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je ſuis ſi folle que je crois ſentir l'impreſſion des careſſes que tu lui fais & des baiſers que tu lui donnes : ma bouche croit les recévoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illuſions ! ô chimeres ! dernieres reſſources des malheureux ! Ah, s'il ſe peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque choſe encore à ceux pour qui le bonheur n'eſt plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y ſuis priſe pour avoir ce portrait, c'eſt bien un ſoin de l'amour; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'eſt pas celui-là qu'il auroit choiſi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eſt arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occaſion pour avoir le portrait de ma couſine ; je voulus l'avoir auſſi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit ſecretement une ſeconde copie. Enſuite

ſans m'embarraſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe gueres à ma mere & à ma couſine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne ſeroient une eſpece d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait ſeroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus ſoigneuſement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il eſt. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuſtement n'a point été pris ſur le mien, que le peintre a tout fait de ſa grace, & qu'il a orné ma perſonne des ouvrages de ſon imagination.



LETTRE XXV.

A JULIE.

IL faut, chére Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoitre.

La premiere chose que je lui reproche est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je

l'avoue, à l'insuffisance de l'art, mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modele. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se çachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change

tout-à-coup à ton moindre ſourire, & porte au cœur je ne ſais quel enchantement inconnu, je ne ſais quel ſoudain raviſſement que rien ne peut exprimer. Il eſt vrai que ton portrait ne peut paſſer du ſérieux au ſourire. Ah! c'eſt préciſément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les inſtans de ta vie.

Paſſons au peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton viſage, c'eſt d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache preſque imperceptible que tu as ſous l'œil droit, ni celle qui eſt au cou du côté gauche. Il n'a point mis.... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze?... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eſt reſtée ſous la levre. Il t'a fait les cheveux & les ſourcils de la même couleur, ce qui n'eſt pas: les ſourcils ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda teſta, occhi azurri, e bruno ciglio. (a)

(a) Blonde chevelure, yeux bleux, & ſourcils bruns.
Marini.

Il

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere sinuosité qui séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles; il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: hé bien ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta cousine dit que je dansois en philosophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rat-

tachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoiſes de Berne. Non, le Soleil orné de tous ſes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & ſurement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de ſa vie. C'eſt ainſi, ma Julie, que tu dois être coëffée; c'eſt l'or de tes cheveux qui doit parer ton viſage, & non cette roſe qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la couſine, car je reconnois ſes ſoins & ſon choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne ſont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur paſſer de ſuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buſte, il eſt ſingulier qu'un amant ſoit là-deſſus plus ſévere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec aſſez de ſoin. Le portrait de Julie doit être modeſte comme elle. Amour! ces ſecrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de ſon imagination. Je le crois, je le crois! Ah! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ſes yeux l'euſſent dévoré, mais ſa main n'eût point tenté de les

peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroitre ; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & sur ce qu'il a déjà fait, j'espere te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations ; il ne com-

prend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre : il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne sais quel enchantement secret regne dans ta personne; mais tout ce qui la touche semble y participer; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des graces qui couvre la beauté; & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

JULIE, ô Julie ! ô toi qu'un tems j'osois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne faloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens, honorable & chére image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte, & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au

fond de mon cœur, dans un lieu désormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piége sans appas, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincere que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois

regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui, sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persifflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premierement lui faire visite, mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon, & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce

que je n'avois encore obſervé nulle part.
En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtreſſe de la maiſon me parut jolie, quoiqu'un peu paſſée ; d'autres femmes à peu près du même âge & d'une ſemblable figure étoient avec elle ; leur parure aſſez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'eſt un point ſur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens ſe paſſerent à peu près comme par-tout ; l'uſage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même ſitôt que la converſation devint générale & ſérieuſe. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme ſi ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarraſſées à ſoutenir un entretien raiſonnable. Pour trouver une matiere aiſée, elles ſe jetterent ſur leurs affaires de fa-

mille, & comme je n'en connoiſſois pas une, chacune dit de la ſienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oui parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'uſage eſt d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fauſſe dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On ſe mit à cauſer tout bas, & reprenant ſans y penſer un ton de familiarité peu décente, on chuchotoit, on ſourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maiſon me queſtionnoit ſur l'état de mon cœur d'un certain ton réſolu qui n'étoit gueres propre à le gagner. On ſervit, & la liberté de la table qui ſemble confondre tous les états, mais qui met chacun à ſa place ſans qu'il y ſonge, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma ſureté de ma répugnance, je conſacrai cette ſoirée à ma fonction d'obſervateur, & réſolus d'employer à connoitre cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de

mes remarques; elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Dou-

ce pudeur ! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace, & de sentiment, dont .... je n'osois achever ; je rougissois de ces indignes comparaisons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi... En quels lieux osois-je penser à celle ... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chére image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agace-

ries qui furent enfin pouſſées trop loin pour me laiſſer de ſang-froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'aviſai de la boire pure. Alors ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes, qui ne m'auroient attiré que des railleries : je ceſſai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même inſtant le déſeſpoir de me ſentir auſſi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux, qu'il ne ſouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que ſoit mon châtiment, il me ſera moins cruel que le ſouvenir de mon crime.



LETTRE XXVII.

DE JULIE.

RASSUREZ-vous ſur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous que vous avez offenſé par un déſordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en ſuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites eſt le ſeul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois gueres en cette occaſion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous

vous égarez, & je vois en frémiſſant que vous êtes perdu ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piége que j'avois craint. Les groſſieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déjà ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations; vous avez continué ſur le même ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire ſiffler! eh quoi! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne ſavez pas qu'il y a des *petites-maîtreſſes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maîtres*. Bon Dieu, que ſavez-vous donc?

d'un philoſophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous penſez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échappent à vos recherches? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoitre? Quelque deſcription de leur parure, dont tout le monde eſt inſtruit; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du déſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs

goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (2)? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commiſération ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de ſoins à conſerver votre jugement, ailliez le perdre comme de

(2) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Eſt-ce que ces ſoins les regardent? Eh! que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illuſtres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

de propos délibéré dans le commerce d'une jeuneſſe inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété des ſages qu'à les ſéduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre eſprit, vous vous laiſſez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne ſauriez fréquenter des gens de votre âge ſans en deſcendre & redevenir enfant. Ainſi vous vous dégradez en penſant vous aſſortir, & c'eſt vous mettre au-deſſous de vous même, que de ne pas choiſir des amis plus ſages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit ſans le ſavoir dans une maiſon déshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoitre, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laiſſer diriger vos amuſemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence;

ſi vous êtes trop ſérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une ſeconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas ſui dès le premier inſtant où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dût jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire? Quant à la ſécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant : un moment de huée vous fit peur, & vous ai-

mâtes mieux vous expofer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous fuivîtes en cette occafion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la confcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui fuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modefte & devient effronté par honte, & cette mauvaife honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaifes inclinations. Voilà fur-tout de quoi vous avez à préferver le vôtre; car quoi que vous faffiez, la crainte du ridicule que vous méprifez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auffi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous favez mieux que moi, je me contenterai de vous propofer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus fûr, peut-être, que tous les raifonnemens de la philofophie. C'eft de faire dans votre ef-

prit une légere transposition de tems & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux souper vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être sitôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même, est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger, &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ? Quel soin ! quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient ? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoitre assez les gens qui les cherchent.

Je ne fais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, & que dans l'absence ou le célibat, il falût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire la pureté se soutient par elle-même ; les desirs toujours reprimés s'accoutument à ne plus

renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractere. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux-esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mêlange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens

ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talens & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſurement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous

coûtoient pas assez cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Edouard : avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il est toujours aisé de descendre, & de votre propre aveu c'est le seul moyen de connoitre les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville si riche le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misere extrême est si rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette question, ce me semble est bien digne de vos recherches; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens

dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſteres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt-là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: c'eſt-là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecretes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah! ſi j'en crois nos vieux militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg Saint Germain, & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir.

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien

que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire

parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux à en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât

enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le tems de vous reconnoitre. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de pluſieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes cenſures ſur les matieres & le ſtyle de vos obſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de ſujets importans, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes. Mais en revanche, il eſt clair que

vous nous dédaignez beaucoup, ma cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est gueres du ressort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le Ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me serviroit de les connoitre, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon ame à

confidérer de fi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eft permis de foulager ? Mais je vous aime ; & l'intérêt que je ne prends pas aux fujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite fi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'efprit qu'il m'en faut pour fentir le vôtre. Ne me refufez donc pas le plaifir de connoitre & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que fi le Ciel uniffoit nos deftinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penfer avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOUT eft perdu ! tout eft découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au foir. Elles n'ont pu être

enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir surprises. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie! Eh! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer.... Ah Dieu! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment soutenir ses regards? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre!.... Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas.... la honte, l'humiliation, les cuisans reproches... j'ai tout mérité, je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée.... ô mon cœur, quels déchiremens!.... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage... elle voudra savoir.... il faudra tout dire... Regianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis... qui sait si jamais... je pourrois... quoi, mentir!... mentir à ma mere.... Ah! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus!

Fin de la seconde Partie.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous caufez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée dont vous feul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne foit le dernier effet du poifon que vous verfez dans le cœur de fa fille, & qu'un amour défordonné ne devienne enfin pour vous-même la fource d'un remords éternel. L'amitié m'a fait fupporter vos erreurs tant qu'une ombre d'efpoir pouvoit les

nourrir ; mais comment tolérer une vaine conſtance que l'honneur & la raiſon condamnent, & qui ne pouvant plus cauſer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obſtination.

Vous ſavez de quelle maniere le ſecret de vos feux, dérobé ſi long-tems aux ſoupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence ; elle déplore ſa fatale illuſion ; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence ; la ſervant avec plus d'attention & de viva-

cité que jamais; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très-clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille, & si l'ardeur de la servir n'animoit son zele, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes, & qui lui sont

d'autant plus cruelles qu'elles lui feroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié, qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux: ah! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous!

Madame d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement à la douceur de ses réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête homme

amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé ? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du Ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous prescrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & justifier sa faute en renonçant à elle ; & si votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez

tenir ; ofez me démentir fi j'ai trop préfumé de vous, ou foyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtreffe ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous euffent porté fes plaintes ameres ! Que fes touchans reproches vous euffent déchiré le cœur ! Que fes humbles prieres vous euffent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'euffiez jamais fupportée : je n'ai pu fouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le féducteur de fa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monftres & pour faire mourir de douleur un homme fenfible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du fuccès & balancer fur l'eftime qui vous eft due : mais le facrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quit-

tant ce pays m'eſt garant de celui que vous allez faire à ſon repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu ſont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obſtinant à ſoutenir une vaine correſpondance dont les riſques ſont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger ſans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut ſi chére ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous diſſimulez en vain vos malheurs; vous la perdîtes au moment que vous vous ſéparâtes d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle ſe donnât à vous; car ſon pere la promit dès ſon retour, & vous ſavez trop que la parole de cet homme inflexible eſt irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible ſort s'oppoſe à vos vœux, & vous ne la poſſéderez jamais. L'unique choix qui vous reſte à faire eſt de la précipiter dans un abyme de malheurs & d'opprobres, ou

d'honorer en elle ce que vous avez adoré ; & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'est devenu ce caractere aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle, un goût sans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choses, mais elle ne les fait plus avec le même zele ;

ces sentimens sublimes se sont affoiblis, cette flamme divine s'est amortie, cet ange n'est plus qu'une femme ordinaire. Ah! quelle ame vous avez ôtée à la vertu!



LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ETANGE.

PENÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais sentimens humains n'approcherent de ceux que m'inspira votre adorable fille, il n'y eut jamais de sacrifice égal à celui que je viens faire à la plus respectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter.

Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah! c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir!

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi long-tems que vous l'exigerez; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore; ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve, & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour qui rappro-

che tout, n'éleve point la perſonne; il n'éleve que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſont point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus téms de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en ſûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume, & dont la mienne s'aigrit encore: eſſuyez

des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétablissez votre santé ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; soyez vous-même heureuse par elle ; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre !

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE,

En lui envoyant la Lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes si vous connoissez mon cœur, & si le vôtre est sensible encore ; mais sur-tout, ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les

rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir ? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoissez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que de ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être sans le contentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de sa mere ? Ah ! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit ? Insensée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix sans mérite ; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il se peut, in-

sensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.



LETTRE IV.

DE MDE. D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroitre, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, &

malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déjà puissamment émue, commence à connoitre par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de sympathie, que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier

jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscretement (1) peut-être, ah! s'il ne dépendoit que de moi.... quoi qu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle se fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre correspondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiscrete? Est-ce la derniere fois que vous le serez?

près ſur ſa fille; effectivement, ſi Julie ne répondoit pas à ſa confiance elle ne ſeroit plus digne de ſes ſoins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage,

soyez homme, & soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.



LETTRE V.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais; ma bouche a reçu son dernier soupir; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; son dernier regard fut tourné sur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle sembloit quitter; j'avois trop peu sçu la lui rendre chére. C'étoit à moi seule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit sans guide & sans espérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raison. Qu'avoit-elle à regretter sur la terre? Qu'est-ce

qui pouvoit ici-bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience & de ses vertus qui l'attendoit dans le Ciel? Que lui restoit-il à faire au monde sinon d'y pleurer mon opprobre? Ame pure & chaste, digne épouse, & mere incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire & de la félicité; tu vis; & moi, livrée au repentir & au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence: je ne sens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'est plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas! je suis bien plus morte que toi!

Mon Dieu! quel transport égare une infortunée & lui fait oublier ses résolutions? Où viens-je verser mes pleurs & pousser mes gémissemens? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ose les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le

ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſez les connoître? C'eſt mon plus inſupportable ſupplice de n'être accuſée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuiſant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémiſſant la douleur empoiſonner, hâter les derniers jours de ma triſte mere. En vain ſa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de ſon mal à la cauſe qui l'avoit produit; en vain ma couſine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garderai juſqu'au tombeau l'affreuſe idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel ſuſcita dans ſa colere pour me rendre malheureuſe & cou-

pable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'en-

tende plus prononcer votre nom; que votre ſouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'oſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la dernière fois, unique & cher .... Ah! fille inſenſée .... adieu pour jamais.



LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE.

ENFIN le voile eſt déchiré; cette longue illuſion s'eſt évanouie; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour? Qui peut ſentir

ce que je souffre n'est-il pas né pour toujours souffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des sentimens si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaisir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorboit toute votre durée, & la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni passé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille siecles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le tems a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, & l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant in-

difcretes. Julie ! Julie elle-même fe décourage & m'abandonne. Les triftes remords ont chaffé l'amour. Tout eft changé pour moi ; mon cœur feul eft toujours le même, & mon fort en eft plus affreux.

Mais qu'importe ce que je fuis & ce que je dois être ? Julie fouffre, eft-il tems de fonger à moi ? Ah ! ce font fes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceffât de m'aimer & qu'elle fût heureufe.... Ceffer de m'aimer !.... l'efpere-t-elle ?.... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eft pas le tourment qu'elle s'ôte ; Hélas ! c'eft le confolateur ! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami ? Croit-elle foulager fes maux en les multipliant ? O amour ! eft-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature ?

Non, non ; c'eft en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il fe féparer du mien ? Ne le retiensje pas en dépit d'elle ? Oublie-t-on des fentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en fouvenir fans les

éprouver encore ? L'amour vainqueur fit le malheur de sa vie ; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains desirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ses erreurs je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices, il est trop tard pour apprendre à désobéir. Puisqu'elle commande, il suffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux. Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah ! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, & je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, & qui seule, après moi, la savez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des consolations qui lui sont ôtées & de celles qu'elle refuse ; qu'une sainte amitié supplée à la fois

auprès d'elle à la tendresse d'une mere; à celle d'un amant, aux charmes de tous les sentimens qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle le soit, s'il est possible, à quelque prix que ce puisse être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissés. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y consens si cette idée la rend plus tranquille. Puisse-t-elle retrouver près de vous ses premieres vertus, son premier bonheur! Puisse-t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi!

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mere! Voilà la perte qui ne se répare point & dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remords se joint à son affliction. O Julie! ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des der-

niers momens de cette mere infortunée, je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre, c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non, j'oſe le croire, un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'amour nous inſpira des ſentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le Ciel, le Ciel feroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE VII.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nou-

veaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeunesse, nous le serons le reste de nos jours, & si notre mutuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois comme mon frere, & qu'à présent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, & quoiqu'en dise votre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre ; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même ; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que

de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus ; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premierement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre

exquis qui fait payer toutes les vertus pénibles mêlera fon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je fais aimer, avec un plaifir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poffede ce que j'aime. Car celui-ci s'ufe à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eft vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour foit le plus délicieux fentiment qui puiffe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eft encore un bien. Si l'amour eft un defir qui s'irrite par les obftacles comme vous le difiez encore, il n'eft pas bon qu'il foit content ; il vaut mieux qu'il dure & foit malheureux que de s'éteindre au fein des plaifirs. Vos feux, je l'avoue, ont foutenu l'épreuve de la poffeffion, celle du tems, celle de l'abfence & des peines de toute efpece ; ils ont vaincu tous les obftacles hors le plus puiffant de tous, qui eft de n'en avoir plus à vaincre, & de fe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a

jamais vu de passion soutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue ? Le tems eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation ; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez sans cesse tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis jusqu'au tombeau prolongeront dans une illusion charmante votre jeunesse avec vos amours.

Si vous n'eussiez point été heureux ; une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on

n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie, & qu'il faloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour eussent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, & vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se seroient évanouis à la fois ; vous avez au moins conservé le sentiment ; on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image

de

de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés, ce cruel souvenir empoisonneroit, je l'avoue, celui de vos amours; & une si funeste idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ses douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez, & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez-en sûr; elle n'est pas sincere avec elle-même. Ah! si elle croyoit bien sincerement avoir abrégé les jours de sa mere, son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie. La maladie de Mde. d'Etange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont

elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaisirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse ! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels soins continuels ! Quelle assiduité sans relâche ! Quel désespoir de l'avoir affligée ! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépuisable sensibilité ! C'étoit dans les yeux de sa fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mere ; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours : vous eussiez cru voir une autre Julie ; sa délicatesse naturelle avoit disparu, elle étoit forte & robuste, les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & son ame sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout & pa-

roissoit ne rien faire; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mere, & confondant ces deux sentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir plus étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles si elles avoient pu rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, soyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains & des consolations du cœur a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mere, & qu'infailliblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus long-tems que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit

cent fois que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconstant & volage il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille ni l'obstination de son époux, & d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confian-

ce, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver, & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir; la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler; lorſqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal ſecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme ſévere ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire en voyant au moins les jours de Julie en ſureté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous. Il veut que ſes pleurs ayent du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon re-

pentir. Il l'abuse avec tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien ; mais ils n'en sont pas moins naturels ; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'est pas semblable en effet. Le vôtre est bouillant & vif, le sien est doux & tendre : vos sentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même, & pénétrant la substance de son ame l'alterent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur ; il affaisse & abat le sien ; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties mais suspendues : un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue ; mais si cette ame excellente se releve un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechute. Croyez-moi, mon

aimable ami, dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.



LETTRE VIII.

DE MILORD EDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur; tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement? Je suis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire & farouche; je pénetre tes desseins secrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune insensé; meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais sache en mourant que tu laisses dans l'a-

me d'un honnête homme à qui tu fus cher la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

RÉPONSE.

VENEZ, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL est tems de renoncer aux erreurs de la jeunesse & d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut disposer; ou mettez le comble à mes mal-

heurs, par un refus qui nous perdra tous deux fans vous être d'aucun ufage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

DU BARON D'ETANGE,

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut refter dans l'ame d'un fuborneur quelque fentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureufe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne feroit plus, fi j'ofois foupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philofophie qui lui apprit à fe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à défobéir à fon pere. Penfez-y cependant. J'aime à prendre en toute occafion les voies de la douceur & de l'honnêteté quand j'efpere qu'elles peuvent fuffire; mais fi j'en veux bien ufer avec vous, ne croyez pas que

j'ignore comment se venge l'honneur d'un Gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.



LETTRE XI.

RÉPONSE.

EPARGNEZ-vous, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer & à quel titre l'exigez-vous? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir? Je veux respecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien

mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon consentement. Ah! qu'elle soit toujours obéie! Un autre la possédera; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sureté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomp-

tion vous offenſe, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au ſurplus, je me ſoucie fort peu de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un Gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je ſais le défendre, & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom ſi doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur; combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le Ciel prodigue de ſes dons n'oublia rien qu'un meilleur pere!



BILLET

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de disposer d'elle-même, & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

LETTRE XII.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la scene qui vient de se passer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre est sans doute arrivée à tems à la poste ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle vous parvienne ; ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir ;

vous ferez le vôtre : mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous ſerons ſéparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais paſſer dans les.... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi ſers-tu ? O providence !.... il faut gémir & ſe taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieuſement agitée.... la tête & le cœur me font mal.... je me ſens défaillir.... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?.... Je ne puis me ſoutenir.... je ſuis forcée à me mettre au lit, & me conſole dans l'eſpoir de n'en plus relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ! ſi je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà ceſſé de vivre ?



LETTRE XIII.

DE JULIE A MDE. D'ORBE.

IL eſt donc vrai, chére & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, & quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés ſi cher : la maladie dont je ſors m'en a délivrée. Cette heureuſe perte ralentira l'ardeur groſſiere d'un homme aſſez dépourvu de délicateſſe pour m'oſer épouſer ſans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il ſe ſouciera peu du reſte. Sans manquer de parole à mon pere, ſans offenſer l'ami dont il tient la vie, je ſaurai rebuter cet importun : ma bouche gar-

dera le ſilence, mais mon aſpect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de ſa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuſe.

Ah, chére couſine ! Tu connus un cœur plus conſtant & plus tendre qui ne ſe fût pas ainſi rebuté. Son goût ne ſe bornoit pas aux traits de la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon viſage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu conſentir... l'ingrat ! .... il l'a dû, puiſque j'ai pu l'exiger. Qui eſt-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien ? .... L'ai-je fait ? .... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y ſens trop fortement attachée ; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre,

vre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guérison ? Oui, connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, & rends graces au Ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, & sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui; on me retint; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue & violente; j'ai perdu

la connoiſſance durant pluſieurs jours ; j'ai ſouvent rêvé à lui dans mes tranſports ; mais aucun de ces rêves n'a laiſſé dans mon imagination des impreſſions auſſi profondes que celle de ce dernier. Elle eſt telle qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble de le voir dans la même attitude ; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux : je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main ; je la ſens mouiller de ſes larmes ; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir ; je le vois entraîner loin de moi ; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai long-tems héſité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de

perdre ainsi la raison ; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter !

Je reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi si tu veux, de ma simplicité; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes ? Est-ce un avertissement qu'il n'est déjà plus ? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits, je le veux croire : mais deux ames si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de

lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données ?.... Pauvre Julie, que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !



LETTRE XIV.

RÉPONSE.

AH ! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoute pas au moins des chimeres ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne ; & que cette touchante scene

inceſſamment préſente à ton imagination s'eſt paſſée réellement dans ta chambre le ſurlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée aſſez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à ſortir, quand tout-à-coup nous vîmes entrer bruſquement & ſe précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poſte à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poſte en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui ſauter au col : ſans ſavoir encore la raiſon de ſon voyage, j'en prévoyois la conſéquence. Tant de ſouvenirs amers, ton danger, le ſien, le déſordre où je le voyois, tout empoiſonnoit une ſi douce ſurpriſe, & j'étois trop ſaiſie pour lui faire beaucoup de careſſes. Je l'embraſſai pourtant avec un ſerrement de cœur qu'il partageoit, & qui ſe fit ſentir réciproquement par de muettes étrein-

tes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Si tôt qu'il sçut que c'étoit la petite vérole il fit un cri & se trouva mal. La fâtigue & l'insomnie jointe à l'inquiétude d'esprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à

ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Eprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz dont j'étois sûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le sien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante ; à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole ; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

(1) On voit dans la quatrieme partie que ce nom substitué étoit celui de *S. Preux*.

Je te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoitre. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé pere qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de personne, que j'étois également résolue à veiller, & qu'il savoit bien, tout pere qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, & me dit qu'il avoit laissé ton ami dans la rue; je l'allai chercher; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent; il respiroit avec peine, & fut contraint de s'asseoir.

Alors démêlant quelques objets à la

foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés.... à la même heure..... avec le même myſtere.... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même... ô téméraire! j'étois mortel, & j'oſois goûter.... que vais-je voir maintenant dans ce même aſyle où tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante!

Chére couſine; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcene. Il te vit, & ſe tut. Il l'avoit promis; mais quel ſilence! Il ſe jetta à genoux; il baiſoit tes rideaux en ſanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il pouſſoit de ſourds gémiſſemens; il avoit peine à contenir ſa douleur & ſes cris. Sans le voir, tu ſortis machinalement une de tes mains; il s'en ſaiſit avec une eſpece de fureur; les baiſers de feu qu'il appliquoit ſur cette main malade

t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit; je vis que tu l'avois reconnu; & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée, je défendis à Babi de t'en parler, & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chére, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer longtems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la ma-

niere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri; & suivant la derniere lettre de Milord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sureté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus

maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne ſuis pas trop mal encore. Mon ange, tu reſteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar que trois ans d'abſence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O ſi ta ſeule reſſource eſt de déplaire, que ton ſort eſt déſeſpéré!

LETTRE XV.

DE JULIE.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces; ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois, & qui coûta ſi cher au tien, t'appartient ſans réſerve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop

bien mérité pour le perdre, & je suis lasse de servir aux dépens de la justice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie sera toujours tienne, elle t'aimera toujours : il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te sera plus ôté. C'est en vain qu'une voix mensongere murmure au fond de mon ame ; elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer ? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi ? N'est-ce pas à toi seul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers & si légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends tous tes droits ; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois ?

Respecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais souffres-en le cher & doux partage ; souffre que les droits du sang & de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que pour te suivre j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espere point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation, ne contristera point son ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne suis point un monstre ; je suis foible & non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere esclave de sa parole, & jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise ; que l'amour seul dispose de mon cœur ; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie.

Que je sois vile & malheureuse ; mais que tout ce qui m'est cher soit heureux & content s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, & que votre bonheur me fasse oublier ma misere & mon désespoir.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

NOUS renaissons, ma Julie ; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le Ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puissent rompre ? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom

d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles ; il fera la confolation de nos triftes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainfi nous recommençons de vivre pour recommencer de fouffrir, & le fentiment de notre exiftence n'eft pour nous qu'un fentiment de douleur. Infortunés ! que fommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceffé d'être ce que nous fûmes ? Où eft cet enchantement de bonheur fuprême ? Où font ces raviffemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne refte de nous que notre amour ; l'amour feul refte, & fes charmes fe font éclipfés. Fille trop foumife, amante fans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'eft l'honnêteté du tien qui nous perd ; les fentimens droits qui le rempliffent en ont chaffé la fageffe. Tu as voulu concilier la tendreffe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel eft

ton inconcevable empire ? Par quel étrange pouvoir tu fascines ma raison ! même en me faisant rougir de nos feux, tu te fais encóre estimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords ... Des remords ! ... étoit-ce à toi d'en sentir ? ... toi que j'aimai ... toi que je ne puis cesser d'adorer ... le crime pourroit-il approcher de ton cœur ? .. Cruelle ! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit ? ... qu'oses-tu me faire entendre ? ... toi, passer dans les bras d'un autre ! ... un autre te posséder ! ... N'être plus à moi ! ... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul ! Moi, j'éprouverois cet affreux supplice ! ... je te verrois survivre à toi-même ! ... Non. J'aime mieux te perdre que te partager ... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent ! ... avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur ; j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : J'épuise-

rois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir ... je recevrois le tien... Julie expirante!... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort ! . . . ce sein , ce trône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie . . . Non, vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fusses plus; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder..

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent si chéres. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au-dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux souvenir, & je suis vertueux. Mais cette nuit fatale régne au fond de mon cœur & va couvrir de son

ombre le reste de ma vie. Ah Julie ! objet adoré ! S'il faut être à jamais misérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels !

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que personne ne pratique ? Quoi ! serons-nous meilleurs moralistes que ces foules de savans dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu ? Les exemples n'en sont point scandaleux ; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens se riroient ici de celui qui par respect pour le mariage résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion n'est-il pas nul quand il est secret ? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De quelle complaisance une femme ne rachete-t-elle pas ses fautes (1) ?

(1) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela ? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut

Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chére amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne sais ce que j'écris ; je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta

---

ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans dans la maison, & si l'on daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshonorée; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrete m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chére amie, ah ! sais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais ? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien ! nous serons coupables, mais nous ne serons point

méchans ; nous ferons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons ; nous les pleurerons ensemble ; nous les racheterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épousé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si grossierement abusé sont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y servir. Hé bien ! je l'y suivrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai secretement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baisé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déjà jouir de ta vue en partant pour t'aller voir ; le sou-

venir de ses transports l'enchantera durant son retour ; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus ; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

DE MDE. D'ORBE,

A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez graces au Ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état ; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle

vous écrive ; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoitre ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

DE JULIE A SON AMI.

VOUS êtes depuis ſi long-tems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami ; recueillez dans votre ſein les longs diſcours de l'amitié ; ſi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment

les yeux sur celle que je quitte; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue (1). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il faloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe

(1) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer, mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espece, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre?

à des ſentimens plus nobles ; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois ſentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je penſois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour, me diſois-je, avoit raiſon ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je ſerois à lui ſi l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être enſemble.

Mes ſentimens nous furent communs ; ils m'auroient abuſée ſi je les euſſe éprouvés ſeule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces paſſions ſans retour qui font, dit-on, tant de malheureux ne ſont fondées que ſur les ſens ; ſi quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître

(2). Tel fut le nôtre en commençant; tel il sera, j'espere, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous, ce je ne sais quoi, qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réserve; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma cousine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire passer mille tendres caresses à la fa-

(2) Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

veur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire, fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit : vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abyme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de désespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi : j'en vins jusqu'à souhaiter votre mort, jusqu'à vous la demander. Le Ciel

a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il falut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoitre les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus assez de confiance en vous pour vous armer contre ma foiblesse, je vous crus digne de me sauver de moi-même ; & je vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher, je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité, qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes, je goûtois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir sans risque modérer la mienne ; dans l'innocence de mes desirs je

pensois encourager en vous la vertu même, par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant, un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien ne put éteindre; & si ma volonté résistoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre; & sitôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon pere en quittant le service avoit amené chez lui M. de Wolmar; la vie qu'il lui devoit, & une liaison de vingt ans, lui rendoient cet ami si cher qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt.

Mon pere lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du Nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de replique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous, & le desir de vous connoitre; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes

celles que vous possédiez; & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre

joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus ſupporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiſerent les miennes. Je ſouhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais eſpéré l'y trouver. Je ſentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux ſans elle ; je ſuccombai par foibleſſe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires ; ne pouvant les conſerver enſemble, & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent ; &

ſes charmes, qui font les délices des ames pures, font le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chére, même après l'avoir perdue; ma honte pour être ſecrete ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de

notre bonheur commun. Je le desirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chére attente le charme & l'espoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (3). Je suis timide, il est vrai; je sentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le mystere

(3) Pasteur du lieu.

que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous ; sans compter qu'il ne faloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrete importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scene ; & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas! je fus encore abusée par une si douce espérance! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente resta toujours vaine, & il me fut refusé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux, & mon cœur abusé par ses desirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le soin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inſtant accomplis ; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets ; & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous avez ſçu (4) quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein, le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva préciſément dans le tems de notre ſéparation ; comme ſi le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs ; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être, avec un amour ſans innocence, & des deſirs ſans eſpoir qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles ; je ne valois plus la

(4) Ceci ſuppoſe d'autres lettres que nous n'avons pas.

peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur ; & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers ; & telle étoit ſon illuſion, que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens ; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au déſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere ; & à notre ſéparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant avec ma parole ma liberté, autant qu'il m'étoit

possible, je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler ; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déjà vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux ; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confir-

mer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner, & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chére ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-tems je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi, à qui le fatal effet de

ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convainquant ; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir : vous même, qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas ! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois.... que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte ? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir ; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de

maux; je voulus étouffer enfin l'odieuſe paſſion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le faloit, ſans doute; n'avois-je pas aſſez de quoi pleurer le reſte de ma vie, ſans chercher inceſſamment de nouveaux ſujets de larmes? Tout ſembloit favoriſer ma réſolution. Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'eſpoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié, ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je

croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'osai résister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colere, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable: ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrêmité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout aussi résolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévere des peres attendri & fondant en larmes? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi: Ma fille! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere; ne le fais pas descendre avec dou-

leur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah! veux-tu donner la mort à toute ta famille?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : O mon pere! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

« Je sais quelle fantaisie indigne d'une » fille bien née vous nourrissez au fond

» de votre cœur. Il eſt tems de ſacrifier
» au devoir & à l'honnêteté une paſſion
» honteuſe qui vous déshonore & que
» vous ne ſatisferez jamais qu'aux dépens
» de ma vie. Ecoutez une fois ce que
» l'honneur d'un pere & le vôtre exigent
» de vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar eſt un homme d'une
» grande naiſſance, diſtingué par toutes
» les qualités qui peuvent la ſoutenir;
» qui jouit de la conſidération publique
» & qui la mérite. Je lui dois la vie; vous
» ſavez les engagemens que j'ai pris avec
» lui. Ce qu'il faut vous apprendre encore,
» c'eſt qu'étant allé dans ſon pays pour
» mettre ordre à ſes affaires, il s'eſt trou-
» vé enveloppé dans la derniere révolu-
» tion, qu'il y a perdu ſes biens, qu'il
» n'a lui-même échappé à l'exil en Sibé-
» rie que par un bonheur ſingulier, &
» qu'il revient avec le triſte débris de ſa
» fortune, ſur la parole de ſon ami qui
» n'en manqua jamais à perſonne. Preſ-
» crivez-moi maintenant la réception
» qu'il faut lui faire à ſon retour. Lui
» dirai-je: Monſieur, je vous promis ma
» fille tandis que vous étiez riche, mais

» à présent que vous n'avez plus rien je » me rétracte, & ma fille ne veut point » de vous? Si ce n'est pas ainsi que j'é» nonce mon refus, c'est ainsi qu'on l'in» terprétera : vos amours allégués seront » pris pour un prétexte, ou ne seront » pour moi qu'un affront de plus, & nous » passerons, vous pour une fille perdue, » moi pour un malhonnête homme qui » sacrifie son devoir & sa foi à un vil in» térêt, & joint l'ingratitude à l'infidé» lité. Ma fille, il est trop tard pour finir » dans l'opprobre une vie sans tache, & » soixante ans d'honneur ne s'abandon» nent pas en un quart-d'heure.

» Voyez donc, « continua-t-il, » com» bien tout ce que vous pouvez me dire » est à présent hors de propos. Voyez si » des préférences que la pudeur désavoue » & quelque feu passager de jeunesse peu» vent jamais être mis en balance avec » le devoir d'une fille & l'honneur com» promis d'un pere. S'il n'étoit question » pour l'un des deux que d'immoler son » bonheur à l'autre, ma tendresse vous » disputeroit un si doux sacrifice ; mais, » mon enfant, l'honneur a parlé, & dans

» le ſang dont tu ſors, c'eſt toujours lui » qui décide ».

Je ne manquois pas de bonnes réponſes à ce diſcours ; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes ſi différens des miens, que des raiſons qui me ſembloient ſans replique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne ſachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroiſſoit avoir acquiſes ſur ma conduite, ni juſqu'où elles pouvoient aller ; craignant à ſon affectation de m'interrompre qu'il n'eût déjà pris ſon parti ſur ce que j'avois à lui dire, &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuſe qui me parut plus ſûre, parce qu'elle étoit plus ſelon ſa maniere de penſer. Je lui déclarai ſans détour l'engagement que j'avois pris avec vous ; je proteſtai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierois jamais ſans votre conſentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon ſcrupule ne lui déplaiſoit pas ; il me fit de vifs reproches ſur ma promeſſe,

mais il n'y objecta rien ; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée ! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées, & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-

ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce soit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le savez, mon ami; ma santé, si robuste contre la fatigue & les injures de l'air ne peut résister aux intempéries des passions, & c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang; soit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeste, je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai si mal qu'en me mettant au lit j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroit si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris

à dessein ; je ne pus supporter cette derniere épreuve, & voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il faloit aimer malgré moi ; je sentis qu'il faloit être coupable ; que je ne pouvois résister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre ; toutes mes facultés s'altérerent ; le crime perdit son horreur à mes yeux ; je me sentis tout autre au-dedans de moi ; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame ; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter.

La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & ſi je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces réſolutions généreuſes qui ſeules peuvent lui réſiſter.

J'ai peine à pourſuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu ſi vif & ſi doux dont nous étions animés épuroit tous nos ſentimens, où ſa ſainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus chére & l'honnêteté plus aimable, où les deſirs même ne ſembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Reliſez nos premieres lettres ; ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens déſavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que ſommes-nous devenus ? Deux tendres amans paſſerent

(1) Sainte ardeur ! Julie, ah Julie ! quel mot pour une femme auſſi bien guérie que vous croyez l'être ?

ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublierent dans les plaisirs; mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles; au moins le Ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chére; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée

même de fouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres ! Quoi ! font-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de ſiecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois ? Ah ! ſi le premier déſordre eſt pénible & lent, que tous les autres ſont prompts & faciles ! Preſtige des paſſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes la ſageſſe & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment de la vie ; on ſe détourne d'un ſeul pas de la droite route : auſſi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté de ſe trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laiſſons

retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis en entrant

une ſorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne ſais quelle terreur vint ſaiſir mon ame dans ce lieu ſimple & auguſte, tout rempli de la majeſté de celui qu'on y ſert. Une frayeur ſoudaine me fit friſſonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner juſqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je ſentis mon trouble augmenter durant la cérémonie ; & s'il me laiſſoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour ſombre de l'édifice, le profond ſilence des ſpectateurs, leur maintien modeſte & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'impoſant aſpect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit paſſer un air de ſolemnité qui m'excitoit à l'attention & au reſpect, & qui m'eût fait frémir à la ſeule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence & entendre la voix de Dieu dans le miniſtre prononçant gravement la ſainte liturgie. La pureté, la dignité, la ſainteté du mariage ſi vivement expoſées dans les paroles de l'Ecriture, ſes chaſtes & ſublimes devoirs ſi importans au bonheur, à l'ordre, à la

paix, à la durée du genre humain; si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le Ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard sur M. & Mde. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoitre l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame,

vous vous aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah! puiſſai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur; ſi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens réveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſageai le ſaint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai juſqu'à la mort.

De retour au logis, je ſoupirois après une heure de ſolitude & de recueillement. Je l'obtins, non ſans peine, & quelque empreſſement que j'euſſe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paſſagere en changeant de condition, & de me retrouver auſſi peu digne épouſe que j'avois été fille peu ſage. L'épreuve étoit ſûre mais dan-

gereuse, je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-tems en paix avec tant de sujet de me la rappeller : je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit gueres à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je

crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me la rendras chére; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois!

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment eussai-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déjà vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouis-

ſant encore de tout leur empire ? Quelle ſureté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait a uCiel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainſi préparé la ſuivante; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie ſans trouver de priſe pour m'arrêter, d'une amante abuſée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le déſeſpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet ſi naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conſervé ma réputation & l'eſtime de ceux qui me ſont chers ? Qui m'a miſe ſous la ſauve-garde d'un époux vertueux, ſage, aimable par ſon caractere & même par ſa perſonne, & rempli pour moi d'un reſpect & d'un attachement ſi peu mérités ? Qui me permet enfin d'aſpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le ſens; la main ſecourable qui m'a conduite à tra-

vers les ténebres est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrete qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'Auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence coupable d'un vil parjure ; & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les Cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert !

A l'instant pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de sureté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône, & qui soutient ou détruit quand il lui plait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux & dont toi seul

es la ſource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'eſt le premier devoir qui lie la famille & toute la ſociété. Je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui ſe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi & aux regles de la raiſon que je tiens de toi. Je remets mon cœur ſous ta garde & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zele, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions; il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre que je vis clairement où je devois chercher déſormais la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette ſeule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triſte aveuglement qui me l'avoit fait manquer ſi long-tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion; mais peut-être

vandroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience; de se borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir & me fiois à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la Foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre; j'étois dévote à l'église & philosophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part, mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois pour toute lumiere la fausse lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui

m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adresse. Enfin que le caractere & l'amour du beau soient empreints par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi longtems qu'ils ne seront point défigurés; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne

fait-

ſait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre éternel, mon digne & ſage ami; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes de raiſon, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui ſait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer; tous ſes traits liés à l'eſſence infinie ſe repréſentent toujours à la raiſon & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles;

le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu ; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres ; & quand l'Etre immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuye que sur elle-même ? Considérons de sang-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir

d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultere secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours? Comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuisissent pas à autrui? Comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime du mal qu'il fait à ceux qui le commettent? Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contrats les plus inviolables? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit? Un bien qui produiroit tant de maux seroit par cela seul un mal lui-même.

L'un des deux penseroit-il être inno-

cent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté & ne manque de foi à perſonne ? Il ſe trompe groſſierement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre péche, premierement parce qu'il la fait pécher & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage ſans lequel rien ne peut ſubſiſ-

ter dans l'ordre légitime des chofes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en réſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croyent l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai Juge? Etrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoitroient pas la préſence de la Divinité, comment oſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En

effet, si le corps seul produit la pensée & que le sentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre & se ressembler d'ame comme de visage, ce qui est une grande raison de s'aimer?

N'est-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union naturelle & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice? & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere?

Si je considere mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret! Ne fût-ce que de

n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec ses soins artificieux que mieux prouver son indifférence ? Est-ce l'oeil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses ? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse ? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel se plait à confondre : que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public ! Quel scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'est point lésé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui lui pourra rendre une femme estimable ? Qui lui donnera le repos &

la fureté ? Qui le guérira de ses justes soupçons ? Qui fera confier un pere au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant ?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écou-

tées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison ; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Défions-nous d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincerement & l'on ne peut long-tems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison ; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en eussiez pas ainsi parlé si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous

des charmes. La préſence de l'Etre ſu-prême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'é-pouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions en déplorant nos foibleſſes, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'ac-corder avec lui-même, d'avoir une re-gle pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens, de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans ame, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier rien de ce qu'il fait en toute ſa vie ? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme & le Dieu clément qui le fit la lui par-donnera ſans doute ; mais le crime eſt du

méchant & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule d'ailleurs heureusement né se livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte ; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi se gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoit & sert le Pere commun des hommes se croit une plus haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zele & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appellés. L'amour qui nous unissoit eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance ; il brava le tems & l'éloignement ; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui-même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout est changé entre nous ; il faut nécessairement que votre cœur change. Julie de Wolmar

n'est plus votre ancienne Julie ; la révolution de vos sentimens pour elle est inévitable & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuserez pas. « L'amour, dit-il, est » privé de son plus grand charme quand » l'honnêteté l'abandonne. Pour en sentir » tout le prix, il faut que le cœur s'y » complaise & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la » perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; » ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. » Comment une femme honorera-t-elle un » homme qu'elle doit mépriser ? Comment pourra-t-il honorer lui-même » celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement. » L'amour, ce sentiment céleste ne sera » plus pour eux qu'un honteux commerce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité (1). » Voilà notre leçon, mon ami, c'est vous

(1) Voyez la premiere partie. Lettre XXIV.

qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieusement & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chére que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui ravissent l'ame. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux s'étendroit bientôt sur le complice de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut de plus charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console de tout.

Voilà le fidele tableau de ma vie, & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'at-

tache à vous est si tendre & si vif encore, qu'une autre en seroit peut-être allarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience; elle ne me reproche rien & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincerement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports & par

un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible; aujourd'hui on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie; & quoi que nous en ayons pu

dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est

c'eſt toujours vous compromettre que de vous nommer , & je n'ai point voulu le faire ſans votre conſentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop préſumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir ? Songez, je vous ſupplie, que cette réſerve ne ſauroit être innocente, qu'elle m'eſt chaque jour plus cruelle, & que juſqu'à la réception de votre réponſe je n'aurai pas un inſtant de tranquillité.

LETTRE XIX.

RÉPONSE.

ET vous ne feriez plus ma Julie ? Ah! ne dites pas cela, digne & reſpectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être ſenſible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne ceſſerai d'adorer, même après ma mort, s'il reſte encore en mon ame quel-

que ſouvenir des attraits vraiment céleſtes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus ſemblable à vous-même. Non, non, quelque ſupplice que j'éprouve à le ſentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être ? Etois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoitre ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient

communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma bassesse ! Doux espoir qui nourrissois mon ame & m'abusas si long-tems, te voilà donc éteint sans retour ? Elle ne sera point à moi ? Je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ?.... ô rage ! ô tourment de l'enfer !.... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'est plus.... elle n'est plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre ?.... elle pouvoit m'écouter ? J'étois malheureux ?.... que suis-je donc aujourd'hui ?.... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous.... oubliez-moi, du moins. Je l'ai résolu, je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oserai-je vous parler de vous encore, & conserver le seul intérêt qui me reste

au monde ; celui de votre bonheur ? En m'expoſant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah ! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe ? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon déſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible ; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir ; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peſer mes raiſons. Premierement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on

compte à celui à qui l'on s'engage de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise ? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant, j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au sein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la sagesse & la raison la défendent; car c'est risquer

ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche ? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſques un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du ma-

riage est plus respectée, dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus févere d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un sentiment tendre; usurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles soient à eux seuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuse Julie, défiez-vous d'un zele sans fruit & sans nécessité. Gardez un secret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'est d'aucun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu, son ame en sera contristée, & vous l'aurez affligé sans raison. S'il n'en est pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous? Que savez-vous si votre vertu qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendroit encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus

forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de fcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à fortir. La fageffe eft la bafe de toute vertu ; confultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occafion de votre vie ; & fi ce fatal fecret vous pefe fi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années vous donnent une connoiffance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans fon cœur à l'effet de votre beauté , l'effet plus fûr encore des charmes de votre caractere, & la douce habitude de les fentir. Enfin quand ces raifons toutes folides qu'elles font ne vous perfuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expofe. O Julie ! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque facrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui !

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le fens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter ! fi jeune encore, il faut déjà renoncer au bonheur ?

O tems! qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

DE JULIE.

VOUS me demandez ſi je ſuis heureuſe. Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez de m'aimer: mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines; mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler

de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; ſa vie unie, réglée, & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais, qu'il paroit à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phyſionomie eſt noble & prévenante, ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiſon.

Malgré ſa froideur naturelle, ſon cœur ſecondant les intentions de mon pere crut ſentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de ſa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'eſt ſi bien réglé ſur les bienſéances, & s'eſt maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu beſoin de changer de ton en changeant d'état, & que ſans bleſſer la

gravité conjugale, il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjouement; & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroit sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque soin que j'aye pu l'observer, je n'ai sçu lui trouver de passion d'aucune espece que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien su-

périeur à tous nous autres gens à sentiment que nous admirons tant nous-mêmes ; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours suspect ; mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien ; ses regles sont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde sagesse & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faisoit du mal, il en discuteroit les motifs & les moyens aussi paisiblement que s'il s'agissoit d'une chose indifférente. Je ne sais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé plusieurs fois lui-même avec beaucoup d'estime, & je le connois incapable de déguisement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'observoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'est que le secret reproche d'une conscience allar-

mée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (1), & le néceſſaire chez les voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne

(1) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépens de ſa cuiſine; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon dîné; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil; je m'attends à du vin qui m'empoiſonne. Combien de fois dans des maiſons de campagne en reſpirant le frais au matin l'aſpect d'un beau jardin vous tente? On ſe leve de bonne heure, on ſe promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'Officier eſt ſorti,

au fond de son ame, & semble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'usage de tout. On y reconnoit toujours la main du maître & l'on ne la sent jamais; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoitre depuis que je vis avec lui. Tel il m'a

---

ou les provisions manquent, ou Madame n'a pas donné ses ordres, où l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut rester à jeun jusqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me souviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on disoit que la Maîtresse aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre sols la tasse; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à son jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffé plus souvent.

paru le premier jour, tel il me paroit le dernier sans aucune altération ; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reste plus rien à découvrir ; car je n'imagine pas qu'il pût se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujet de l'être (2). Ce qui m'a long-tems abusée & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur ; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accom-

(2) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à son ami.

pagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour : on prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux l'étend pour ainsi dire sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt

tôt ou tard; alors l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (3). Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succede à des sentimens trop vifs, que leur déclin, sans s'arrêter à l'indifférence, ne passe jusqu'au dégoût, qu'on ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à se haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que sais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu,

(3) Je serois bien surpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occasion. Jamais son triste livre ne sera goûté des bonnes gens.

je l'avoue ; mais en eſt-ce aſſez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables ? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous ſommes ; le ſentiment qui nous joint n'eſt point l'aveugle tranſport des cœurs paſſionnés, mais l'immuable & conſtant attachement de deux perſonnes honnêtes & raiſonnables, qui, deſtinées à paſſer enſemble le reſte de leurs jours, ſont contentes de leur ſort & tâchent de ſe le rendre doux l'une à l'autre. Il ſemble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réuſſir mieux. S'il avoit le cœur auſſi tendre que moi, il ſeroit impoſſible que tant de ſenſibilité de part & d'autre ne ſe heurtât quelquefois, & qu'il n'en réſultât des querelles. Si j'étois auſſi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la ſociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal

ensemble ; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire & je l'anime ; nous en valons mieux réunis, & il semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule ame, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

Mon ami, le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que j'ai à présent, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit

au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en rétracter jamais (4).

---

(4) Nos ſituations diverſes déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs : nous ſerons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureuſement les chaînes dont nous ſommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le déſordre de nos deſirs eſt preſque toujours vain & rarement il eſt vrai : ce qu'il faut changer c'eſt moins nos deſirs que les ſituations qui les produiſent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la ſucceſſion d'autrui, ſur-tout de perſonnes qui devroient m'être chéres ; car que ſais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher ? Sur ce principe, examinez bien la réſolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à ſon

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut servir encore à résoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir seul peut m'arracher, & je ne suis pas plus incapable d'user de la ruse des Dames dont vous parlez, qu'il l'est de m'en soupçonner. Quant à la raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car quoiqu'on ne soit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me ma-

ami. Pesez cette résolution dans toutes ses circonstances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même fait s'ôter au besoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie, malgré l'amour qui lui reste, met ses sens du parti de sa vertu ; elle se force, pour ainsi dire, d'aimer Wolmar comme son unique époux, comme le seul homme avec lequel elle habitera de sa vie ; elle change l'intérêt secret qu'elle avoit à sa perte en intérêt à le conserver. Ou je ne connois rien au cœur humain, ou c'est à cette seule résolution si critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reste de la vie de Julie, & l'attachement sincere & constant qu'elle a jusqu'à la fin pour son mari.

rier; & si le serment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, & un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Graces au Ciel elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids, est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque par une confidence indiscrete de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pese cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le sera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

Que ferai-je donc dans le doute où

je suis ? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié ; je garderai le silence ; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages ; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cef-

ferai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce fentiment eft auffi pur que le jour qui m'éclaire, je ferai bien aife de favoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Mde. d'Orbe dans les occafions où vous aurez quelque événement intéreffant à nous apprendre. J'efpere que l'honnêteté de votre ame fe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma coufine eft vertueufe & fage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour fupprimer cette correfpondance fi vous étiez capable d'en abufer.

Adieu, mon cher & bon ami; fi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raifon de la dédaigner avec tant de tréfors pour vous paffer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eft la fortune du fage; nous avons toujours fenti qu'il n'y en avoit point fans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abftrait

n'ait plus d'éclat que de solidité, & ne soit un nom de parade qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je songe que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs osoient parler de vertu ! Savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuser plus long-tems. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu ; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est tems que l'illusion cesse ; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force

pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre confscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie, & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui nous a si long-tems égarés. Je ne cesserai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous

puiſſions dire avec cet Ancien : hélas ! nous périſſions ſi nous n'euſſions péri !

Ici finiſſent les ſermons de la prêcheuſe. Elle aura déſormais aſſez à faire à ſe prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours ; ainſi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher.... mon Dieu ! que fais-je ?....vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah ! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu ?



LETTRE XXI.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chére, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpo-

fer fans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je fais auffi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos foins me l'ont fauvée deux fois, & vos bienfaits me la confervent fans ceffe. Je n'en difpoferai jamais que je ne fois fûr de le pouvoir faire fans crime, ni tant qu'il me reftera la moindre efpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous difiez que je vous étois néceffaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous fommes à Londres, loin que vous fongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de foins fuperflus! Milord, vous le favez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous fur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des fophifmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raifon, parlez à mon cœur; je fuis prêt à vous entendre: mais fouvenez-vous que ce n'eft point le défefpoir qu'on abufe.

Vous voulez qu'on raifonne: hé bien raifonnons. Vous voulez qu'on propor-

tionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite, j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple & je ne ſuis pas fort content du ſien; mais j'eſpere imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-tems médité ſur ce grave ſujet. Vous devez le ſavoir, car vous connoiſſez mon ſort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous & n'eſt un bien pour perſonne, il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là, & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos Sophiſtes? Premierement ils regardent la vie comme

une chose qui n'est pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité est exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie mon bras à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon corps à la conservation d'une chose plus précieuse qui est mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits sont naturellement des biens pour nous, ils ne sont que trop sujets à changer de nature, & il y ajouta la raison pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes?

Cette objection si peu solide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé? Mais toi-même,

il t'a placé dans ta ville, pourquoi en sors-tu sans son congé ? Le congé n'est-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte : c'est en me la rendant insupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste de toute ma force, dans le second j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rebellion contre la Providence, comme si l'on vouloit se soustraire à ses loix ? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus sem-

blable à la ſienne ? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien ? Bon Socrate, que nous dites-vous ? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort ? Ce n'eſt point cela du tout, mais il faloit dire ; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice ? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes &

cruels

cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé; cette queſtion n'y eſt traitée que très-légerement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement le diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal? En conſidérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle eſt remplie, on ſeroit bien plus tenté de demander

si jamais elle fut un bien? Le crime assiége sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde: mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux; ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord, c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations; & si nos passions & nos erreurs font nos infortunes, avec

quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres ? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcretement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſe-port de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au Sophiſte Poſſidonius tour-

menté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte long-tems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoi qu'on ne puiſſe exactement aſſigner le point où elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-certainement au moins qu'elle eſt un mal long-tems avant de nous le paroitre, & chez tout homme ſenſé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'eſt pas tout : après avoir nié que la vie puiſſe être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils diſent enſuite qu'elle eſt un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir

endurer. Selon eux c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrece ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius, & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zele & faiſoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes ſublimes, & qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus longtems la peine de vivre; quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette élo-

quente main, pourquoi la retirez-vous si vîte ? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison ; & moi, qui m'oblige à supporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la Providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort ressemble à celui qui aime mieux laisser envenimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me lais-

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

ferai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture faute d'oser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche combien en est-il qui l'ordonnent ? Qu'un Magistrat à qui tient le salut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir quoi qu'il arrive; que mille autres relations civiles & domestiques forcent un honnête homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuste, est-il permis, pour cela, dans des cas tous différens, de conserver aux dépens d'une foule de misérables une vie qui n'est utile qu'à celui qui n'ose mourir ? Tue-moi, mon enfant, dit le sauvage décrépit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids; les ennemis sont là; va combattre avec tes freres, va sauver tes enfans, & n'expose pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand

la faim, les maux, la misere, ennemis domestiques pires que les sauvages, permettroient à un malheureux estropié de consommer dans son lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la terre, celui dont la malheureuse existence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un séjour où ses plaintes sont importunes & ses maux sans utilité?

Pesez ces considérations, Milord; rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles se réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il est pénible de mourir, qu'est-ce à dire? Les drogues sont-elles plaisir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en

faiſant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal-être ; ſi nous regardons au moyen, l'un & l'autre eſt également naturel ; ſi nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés ; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on ſe souſtraire qui ne nous vienne pas de ſa main ? Quelle eſt la borne où finit ſa puiſſance, & où l'on peut légitimement réſiſter ? Ne nous eſt-il donc permis de changer l'état d'aucune choſe, parce que tout ce qui eſt, eſt comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ſes loix, & quoi que nous faſſions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non, Milord, la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience

pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur, fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

Bomston, j'en appelle à votre sagesse & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la Religion sur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de sa regle unique, qui est l'Ecriture, mais seulement des philosophes payens. Lactance & Augustin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jesus-Christ ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que sur le raisonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de sorte que les fideles qui croyent suivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le suicide, ou même une simple improbation; &

n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus ; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe feroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice ; les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis d'ailleurs un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez pa-

tiemment les maux que Dieu vous envoye ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſaiſir l'eſprit ! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de miſeres, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui ! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons

fuir, il ne nous en reftera que trop à fouffrir encore. Délivrons-nous fans remords de la vie même, auffi-tôt qu'elle eft un mal pour nous, puifqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenfons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un facrifice à l'Etre fuprême, n'eft-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impofe par la voix de la raifon, & verfons paifiblement dans fon fein notre ame qu'il redemande.

Tels font les préceptes généraux que le bon fens dicte à tous les hommes, & que la Religion autorife (2). Revenons à

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raifonne-t-on fi paifiblement fur une queftion pareille, quand on l'examine pour foi? La lettre eft-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'eft l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui femble autorifer le fien. Robeck délibéra fi pofément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pefant, bien froid, & quand il eût établi, felon lui, qu'il étoit permis de fe donner la mort, il fe la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de fiecle & de nation. Quand ce n'eft pas la mode de fe tuer, on n'imagine que des enragés qui fe tuent; tous les actes de courage font autant de chimeres pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par foi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples atteftés d'hommes fages en tout autre point, qui, fans remords, fans fureur, fans défefpoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur eft à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu?

nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur un corps infirme & cassé ? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de ses entraves, & où l'homme sait encore mourir ; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où

nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah ! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussi-tôt qu'ils sont rompus ! Je le sens, Milord, nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unisse encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans ? Que quittent-ils en sortant du monde ? Ils s'en vont ensemble ; ils ne quittent rien.



LETTRE XXII.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je suis Anglois, je sais mourir ; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire ; mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu ? Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quels services puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu

peux

peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme, qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta

lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune ; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre ? La preuve en eſt ſinguliere ; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre ; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre ? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſa-t-il

point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton tems? Parle; que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de

ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter ? Penſes-tu que je n'aye pas démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis : la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras : la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas ſouffrir? D'abord, c'eſt changer l'état de la queſtion ; car il ne s'agit pas de ſavoir ſi tu ſouffres ; mais ſi c'eſt un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouffrir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir pour cela.

Conſidere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement oppoſé au progrès des maux du corps, comme les deux ſubſtances ſont oppoſées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieilliſſant & détruiſent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & paſſageres d'un être immortel & ſimple, s'effacent inſenſiblement & le laiſſent dans ſa forme originelle que rien ne ſauroit changer. La triſteſſe, l'ennui, les regrets, le déſeſpoir ſont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce ſentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous ſoient plus inhérens que nos

chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit ; puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps quand elles sont incurables peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remede, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? C'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la dou-

leur du mal eſt permanente, celle de l'opération paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems? Attends & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront? Vain ſophiſme de la douleur! Bon mot ſans raiſon, ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne foi. Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa miſere (1)! Même en ſuppoſant ce bizarre ſentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préſente par l'aſſurance de la voir fi-

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainſi ſa miſere, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de ſa douleur par ſa douleur même, & cet état eſt moins affreux que de ne tenir plus à rien.

nir, comme on ſcarifie une plaie pour la faire cicatriſer? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penſes-y bien, jeune homme; que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant, elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire?

Ta mort ne fait de mal à perſonne! J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe gueres, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes; n'en eſt-il point de plus chers encore (2) qui t'obligent à te conſerver? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi-même? Ne ſongeras-tu

(2) Des droits plus chers que ceux de l'amitié! Et c'eſt un ſage qui le dit! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un Prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix ? Les loix, les loix, jeune homme! le ſage les mépriſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains! Toi,

des Romains! Il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sé-

nat même n'admira-t-il pas dans le Conful Varron pour avoir pu furvivre à fa défaite ? Par quelle raifon tant de Généraux fe laifferent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit fi cruelle, & à qui il en coûtoit fi peu de mourir ? C'eft qu'ils devoient à la patrie leur fang, leur vie & leurs derniers foupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir facré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'Etat fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits fur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de ceffer d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions fur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de difpofer d'eux, & de fe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à fervir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le fpectacle indigne

de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses loix ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien.... Je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Ecoute-moi, jeune insensé, tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse » encore une bonne action avant que de » mourir ». Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à

consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit: prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs: tu n'es qu'un méchant.



LETTRE XXIII.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succedent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Ministres est d'avoir toujours l'air affairé,

ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop visible n'abrege pas ces délais. Vous savez que la Cour ne me convient gueres, elle m'est encore plus insupportable depuis que nous vivons ensemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.'

Cependant en causant avec ces empressés fainéans, il m'est venu une idée qui vous regarde, & sur laquelle je n'attends que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la fois du mal & de la résistance. Si vous voulez vivre & guérir, c'est moins parce que l'honneur & la raison l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'est pas assez : il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute chose, on ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre ; la raison seule ne vous rendra pas la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention

que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous fortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente pour cette épreuve une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de ſemblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet ſur le point d'éclore eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion,

occasion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous soyez, & de ne point revenir sans votre réponse; car elle presse, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord; ordonnez de moi; vous ne serez désavoué sur rien. En attendant que je mérite de vous servir, au moins que je vous obéisse.

LETTRE XXV.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'est venue, je ne veux pas tarder un

moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous savez qu'on vient d'armer à Plimouth une escadre de cinq vaisseaux de guerre, & qu'elle est prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander est M. George Anson, habile & vaillant officier, mon ancien ami. Elle est destinée pour la mer du Sud, où elle doit se rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes Orientales. Ainsi vous voyez qu'il n'est pas question de moins que du tour du monde; expédition qu'on estime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inscrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de considération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Lon-

dres (1), & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours. En attendant, ſongez à votre équipage, & à vous pourvoir d'inſtrumens & de livres; car l'embarquement eſt prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'eſpere que Dieu vous ramenera ſain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous ſéparer jamais.

LETTRE XXVI.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

JE pars, chére & charmante couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphere la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans

(1) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinſington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Edouard forcé d'y paſſer je ne ſais combien de jours.

trouver un lieu pour y repofer mon cœur ; je vais chercher un afyle au monde où je puiffe être loin de vous ! Mais il faut refpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaicteur, d'un pere. Sans efpérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puifque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots ; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe ; dans trois mois je ferai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être .... qu'il feroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril eft au fond de mon cœur : car quoi qu'il en foit de mon fort, je l'ai réfolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en paffant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiffez fon ame, & vous devinerez aifément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne ; jugez auffi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc ainfi que vous le

bonheur d'être mere ? Elle devoit donc l'être ?... Ciel inexorable !... ô ma mere ! pourquoi vous donna-t-il un fils dans sa colere ?...

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes cousines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & célestes ames. Adieu, tendres & inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existoit que pour partager entre vous tous les sentimens de son ame, & qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... j'entends le signal & les cris des matelots ; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité !

Fin de la troisieme Partie, & du Tome second.

TABLE DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

TROISIEME PARTIE.

Fin de la Table du Tome II.



